QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 324 1er Juillet 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Société de l'ECHO DU MERVEILLEUX

*Les Actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en assemblée générale pour le samedi* 16 juillet, *à deux heures et demie de relevée, au siège social, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris.*

ORDRE DU JOUR

1° *Révision des statuts.*
2° *Rapport du Conseil d'administration, sur les opérations sociales de l'exercice 1909 1910.*
3° *Rapport du Commissaire censeur.*
4° *Approbation des comptes et fixation du dividende.*
5° *Nomination d'un commissaire pour l'exercice 1910-1911.*

ENQUÊTE DE *L'ÉCHO DU MERVEILLEUX* SUR LE MERVEILLEUX ET LA MÉTAPSYCHIQUE

(Lettre à M. Jules Bois)

Voici la très intéressante lettre que vient d'adresser à Jules Bois, à propos de cette enquête, l'admirable intelligence qui, sous la pseudonyme d'ALTA, a traité magistralement les problèmes difficiles et élevés qui hantent la pensée et le cœur humains.

Vous supposez aimablement que mon opinion pourrait avoir quelque valeur dans la question qui vous a inspiré à vous-même un livre remarquable, et qui fait l'objet persistant de cette intéressante Revue. Je vous confesse tout d'abord que je ne suis, ni ne veux être expérimentateur du merveilleux; que je n'ai jamais assisté à aucune séance de spiritisme, pas même de magnétisme. J'ai seulement très bien connu les docteurs Bourru et Burot, et discuté suffisamment leurs expériences d'*Extériorisation de la sensibilité* pour constater par les faits la différence entre le fluide nerveux et la force psychique; je n'ignore pas non plus la théorie métapsychique dont vous êtes le coryphée, mais d'autre part j'ai lu certains écrits de Léon Denis, et j'estime difficile de prendre tous les spirites, y compris lui, pour des mystificateurs ou des mystifiés.

Mon ami de Larmandie, dans la réponse que publie votre *Echo* de ce jour, 15 mai 1910, raconte des faits qui lui sont personnels et que personne, je crois, ne jugera purement subjectifs. Je crois, moi, trois fois, par des coups frappés dans le mur, avec suggestion absolument imprévue, avoir été averti de la mort de trois prêtres. Surtout je regarde comme très significative et j'estime absolument sérieuse l'affirmation faite à moi-même par un jeune homme fort peu mystique, et par ses parents, gens très positifs. Ce jeune homme, alors élève de rhétorique, en vacances de Pâques, dormait tranquillement dans sa chambre. Tout à coup il se lève en sursaut, se précipite dans la chambre voisine, où couchaient son père et sa mère : « Mon oncle vient de m'apparaître, crie-t-il, il m'a dit que son navire a fait naufrage et qu'il est mort en mer. — Tu es fou! ton oncle n'était pas en mer; il est à terre en Algérie. — Je vous assure qu'il m'est apparu, qu'il m'a parlé, qu'il est mort en mer tout à l'heure. » Trois jours après, le fait était prouvé certain par dépêche officielle.

Mais ce que vous me demandez, c'est ma philosophie du merveilleux, non pas un ou deux faits de plus ajoutés à votre répertoire.

Eh bien, cher Monsieur, mon avis profondément réfléchi, c'est que pour les forces vitales, sentimentales, volitives, pour les forces psychiques, en un mot, nous en sommes tout au plus, aujourd'hui, au degré de science où nos pères en étaient, il y a deux cents ans, pour l'électricité. Et malheureusement notre science, précisément parce qu'elle ignore, ne veut pas admettre qu'elle ignore : nos chefs d'écoles, ès-sciences positives, absolument comme les scolastiques dont ils se moquent, ne peuvent pas tolérer quoi que ce soit qui dépasse leurs formules. Je l'ai dit et le redirai sous toutes les formes : l'*exclusivisme* est le signe de la médiocrité d'esprit comme de l'étroitesse de cœur.

(1) *Suite.* Voir le n° du 15 juin.

De la science véritable comme de la véritable religion, la vraie formule a été donnée par le maître unique : *Hæc oportuit facere, et illa non omitere.* Ceci n'empêche pas cela ; l'esprit ne supprime pas la matière, ni la matière ne doit supprimer l'esprit ; le *moi* ne supprime pas le *non-moi*, et réciproquement.

Pour en arriver à votre question précise, je dirai donc : la métapsychique a raison... dans son domaine ; mais elle se donnerait tort, si elle n'admettait pas qu'il puisse exister un autre domaine. Votre livre, *le Miracle moderne*, a surtout démontré que nous avons en nous, dans notre *subconscient* ou notre *superconscient*, des forces merveilleuses, dont nous ne tirons pas ce qu'elles pourraient donner, dont nos savants, pour la plupart, ignorent et nient fièrement l'existence. Cette suffisance de nos savants est pure insuffisance. Les occultistes et les théosophes réellement initiés ont de ces forces cachées une notion traditionnelle qui leur permet de trouver un peu enfantines les négations et même les révélations de nos positivistes. Mais *notion* n'est pas *maîtrise ;* connaître n'est pas posséder : savoir est le premier pas seulement, la préface pour arriver progressivement à la possession pratique : c'est à la volonté ensuite, à l'exercice, à l'ascèse, de développer la maîtrise.

Je distinguais tout à l'heure les forces psychiques en forces vitales, forces sentimentales et forces volitives. Cette trinité est notre âme même : toutes les trois étaient donc en nous dès le premier moment où nous avons été une âme humaine. Mais étaient-elles au même degré dans tous les hommes qui sont nés en ce monde ? Evidemment non ! Si c'est seulement la vie subséquente qui a démontré la différence, fort peu apparente au premier vagissement, entre tel homme et tel homme, entre cet incapable et ce génie, la différence est native : l'incapable et le génie sont de l'espèce humaine l'un et l'autre, sans doute, mais comme l'oie et l'aigle sont de l'espèce volatile : la différence date de l'œuf ; la force vitale est différente dans le germe d'où éclôt une oie, et dans le germe d'où éclôt un aigle : et ce ne sont pas nos modalités matérielles qui peuvent suffire à expliquer la différence, même pour les individus humains ; puisque l'analyse physiologique a constaté plus d'une fois que le cerveau de tel imbécile était semblable au cerveau de tel homme supérieur, que le cerveau de tel criminel était semblable au cerveau de tel homme vertueux.

Ainsi donc, première conclusion de la réalité physique, intellectuelle ou morale, la plus élémentaire : c'est dans l'invincible que se trouve l'élément essentiel de mon *moi* visible ; mon *moi* réel ne trouve pas dans mon *moi* matériel sa causalité suffisante ; et mon *moi* actuel ne me dit pas ce qu'est ce germe préexistant dont son actualité est issue : ma raison, rien qu'à juger — j'allais dire « jauger » — ce fait qu'est mon être entre les autres êtres, me force à chercher dans le *non moi* la source de mon *moi*, et l'explication de ce qui différencie mon être des autres êtres, même semblables à moi.

Et non seulement ce n'est pas mon être matériel qui est de mon *moi* psychique une explication suffisante ; ce n'est pas ce *non-moi* qu'est notre parenté, puisque des intellectuels de premier ordre sont nés de parents fort peu intelligents ; puisqu'une Jeanne d'Arc, par exemple, est issue d'une ancestralité qui n'avait certes pas le génie de la guerre, ni quelque génie que ce soit. Pour tout être, même le plus humble ; pour la production et la durée d'un simple brin d'herbe, le fait positif nous force de faire appel à cet infini de matérialité supérieure où s'épanchent l'air, la lumière, l'électricité : c'est de là, de cet océan sans limites, qu'est descendu en terre cet atome de vie végétale enclos dans la graine productrice de la plante qui est ici sous mes yeux ; comme de là évidemment est venu le premier germe enclos dans la première graine qui produisit ici-bas la première plante : c'est de là que la plante, une fois éclose, alimentera sa vie. Et c'est notre raison, non pas nos yeux, qui nous enseigne cette causalité externe. N'est-ce pas de cet océan aussi que nos facultés physiques, à nous, hommes, reçoivent leur vitalité continue ? Respiration, vision, nutrition ne font-elles pas continuellement appel à l'air, à la lumière, à la nourriture ? La contradiction serait étrange que notre *moi*, insuffisant à tirer de lui-même sa vie la plus infime, pût se donner de lui seul une vie supérieure, et que cet infini, nécessaire à produire, à vivifier nos forces matérielles, ne fût pour rien dans notre vitalité psychique. Non, cet infini dans lequel j'évolue, est un océan de vie, d'intelligence, d'amour, de forces psychiques, non seulement de forces physiqves.

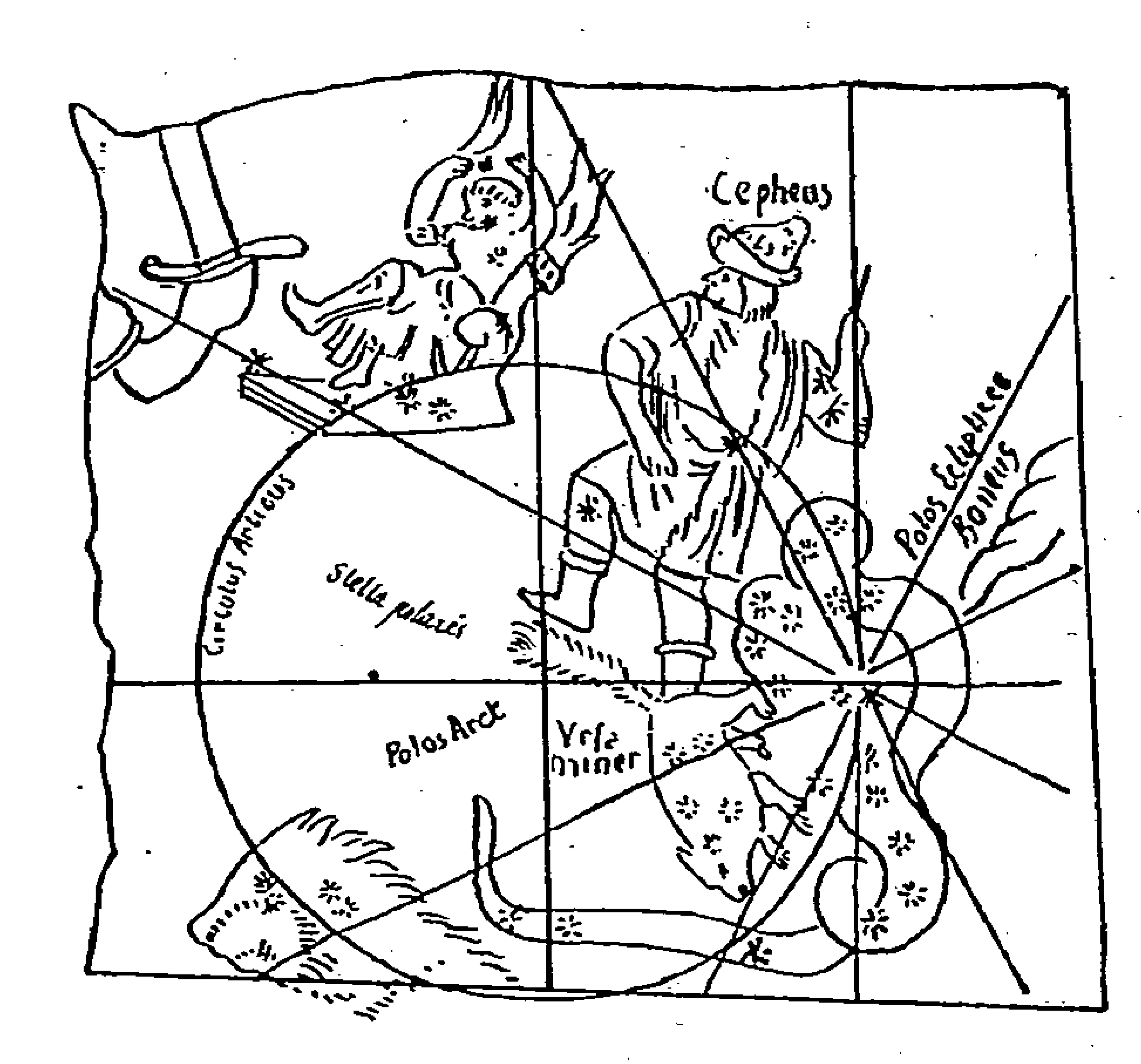
Je ne crois pas du reste que personne songe à nier cette contribution du dehors pour les facultés élémentaires de notre savoir, de notre avoir, de notre agir. Je me demande alors pourquoi l'on prétendrait borner au *moi* humain, à sa seule action, à ses seules forces, sans aucune intervention de l'infini *non-moi*, l'origine, le développement, l'exercice et les phénomènes d'une catégorie supérieure, les facultés et les actes d'ordre transcendant. Ce serait un enfantillage intellectuel pire que celui d'un nourrisson, qui ignore ce qu'est scientifiquement sa nourrice, mais qui du moins n'imagine pas qu'il lui suffise de ses lèvres, à lui, pour se fournir à lui même le sein et le lait nourriciers.

Je reviens à mon axiome : Ceci n'empêche pas cela. Sans doute, l'aspiration, l'action de tout notre appareil respiratoire sont nécessaires pour attirer et assimiler l'air du dehors ; et de même l'aspiration, l'action de chaque faculté humaine correspondante, pour quelque phénomène, pour quelque acquêt que ce soit, du domaine psychique ou intellectuel. Sans doute les résultats obtenus par tel sujet et obstinément impossibles à tel autre dans le même milieu, dans les mêmes conditions extrinsèques, indiquent l'importance du rôle personnel, de l'action subjective : mais si tel poitrinaire ne tire pas de l'air le plus pur sa guérison, malgré tout son désir, cela démontre que, outre le désir, outre la volonté même la plus décidée, il faut l'aptitude organique, et cela ne prouve nullement que l'oxygène ne soit pour rien dans la fonction des poumons.

Les occultistes ont raison — ce sont les faits qui en témoignent — quand ils renseignent que la tri-unité est la forme, l'essence, la condition nécessaire de l'être. Et pour borner mon étude à la question spéciale que vous avez

posée : la métapsychique en acte suppose nécessairement, outre le vouloir, une faculté psychique exceptionnelle qui attire dans le *moi* et assimile un afflux vital exceptionnel de ce *non-moi* infini, partout présent, partout agissant, partout assimilé par tout être qui est, du fait seul que cet être est, mais assimilé inégalement par les différents êtres selon leurs différences de nature; assimilé inégalement par le même être, selon les états divers de cet être, selon les degrés plus ou moins élevés de son évolution ; selon l'aptitude, l'éducation l'entraînement préalables et l'effort actuel de ses facultés subjectives.

Ainsi tout se tient dans l'infini de l'être ; et même les comètes nous affirment la loi d'attraction et de dépendance



LE CIEL ARCTIQUE
d'après une gravure du XIIe siècle, au moment des tremblements de terre.

réciproques. De fait, dans notre simple horizon visuel, une infinie multitude d'astres évolue, les uns supérieurs, les autres moindres, autour de notre planète ; et sur notre terre, une infinité d'êtres divers, au dessous de nous, jusqu'au degré le plus infime ; et nous recevons des êtres qui sont au dessous de nous, des êtres qui sont au dessus de nous, une contribution à notre être : des êtres inférieurs, pour les hausser jusqu'à nous ; des êtres supérieurs, pour nous hausser jusqu'à eux ; et pour l'une ou l'autre opération, notre collaboration et leur contribution sont également nécessaires.

Première conclusion de raison : tout le possible a droit d'exister ; et de fait il existe, ou il existera dans le temps avenir, pour monter indéfiniment, dans des existences et des évolutions successives, les degrés, jamais épuisés, de l'échelle du possible.

Deuxième conclusion : si la raison, si la logique, choses immatérielles, ne régissent pas seulement le monde matériel, telle est donc aussi, certainement, la loi du monde invisible : gradation, évolution, ascension. De même que notre corps matériel en est depuis peu de temps à bénéficier de ces corps plus éthérés, gaz, vapeur, électricité, au milieu desquels l'Humanité a vécu des siècles et des siècles avant de les connaître scientifiquement et de les employer pratiquement; de même nous vivons, sans les voir, au milieu d'esprits éthérés, non revêtus comme nous d'un corps de chair ; mais il nous reste à les connaître, et à trouver les moyens de communication qui nous feront bénéficier sciemment et savamment des supériorités qu'ils ont sur nous. Et c'est pour cela qu'il faut créer peu à peu la science et les facultés *métapsychiques*.

Des hommes descendus de ce monde supérieur, comme descendent jusqu'à notre terre les rayons du soleil ; des hommes portant ici-bas dans leur âmes, dans leur corps de chair, les virtualités des mondes transcendants, comme la lumière et l'électricité conservent leur puissance dans notre atmosphère terrestre ; et au-dessus d'eux tous, l'homme supérieur à tout homme, Jésus, savaient et employaient pour les forces du monde spirituel transcendant une radioactivité sans fil ni instrument matériel quelconque. Pour nous, hommes terrestres, il s'agit de trouver les moyens matériels de communication avec l'au-delà. Ce premier pas fait, nous serons sur la voie d'une aviation spirituelle autrement révélatrice et autrement féconde que l'aviation aérienne; et, je l'affirme sans crainte, les maîtres futurs de la Métapsychique découvriront, dans les hauteurs et les profondeurs de l'invisible, des forces spirituelles que les grands initiés enseigneraient vainement aux médiocres humains que nous sommes. Mais pour cette noble conquête, il nous faut hausser nos esprits, il nous faut élever nos cœurs : C'est par les hauteurs qu'on arrive aux sommets, *Ad alta per alta*, comme dit le devise d'ALTA.

Notre éminent collaborateur M. Jules Bois répondra à ALTA dans le prochain numéro.

Mme Gaston Mery, par égard pour ALTA, a désiré, pour que cette belle étude passât, que fussent renvoyés au prochain numéro l'article en réponse à la question posée par la *Libre Parole*, son propre article à elle et d'autres très intéressants comme ceux de notre cher et précieux colloborateur Thimothée et du marquis de la Vauzelle.

GERBE D'AUTHENTIQUES PROPHÉTIES

La venue du Roi très chrétien. — Inondations. — Incendies. — Tremblements de terre.

Ces prophéties dont la plupart nous sont communiquées par un abonné des plus érudits et des plus dévoués à l'*Echo du Merveilleux*, ont ceci de caractéristique que l'on peut en vérifier l'authencité dans les livres et les brochures dont elles sont extraites et que toujours elles ont précédé de plusieurs années et quelquefois de plusieurs siècles les évènements qu'elles annoncent et dont quelques-uns sont déjà réalisés.

Mlle Reine de Villechaize, tertiaire franciscaine (1). — « Voici que je vais envoyer un nouveau déluge sur la terre, car je me repens d'avoir fait l'homme. Ce ne seront pas les eaux qui l'envahiront de toutes parts, mais le feu, le sang, la peste, la famine. Cieux, ne donnez plus votre lumière.

« La terre est devenue fangeuse. Il n'y a plus l'herbe des frais gazons. Les arbres sont frappés de mort! Les cours d'eaux limpides sont desséchés! Ma colombe n'a plus de nid! Le sol tremble! La mer est agitée d'un bruit lugubre! C'est la fin! C'est la mort de tout ce qui a reçu la vie! Je fuis, je m'éloigne! La terre n'a plus de point d'appui. C'est le cataclysme imminent que nul n'a encore vu. C'est le commencement de l'éternité pour les trois quarts des hommes.....

« Qu'elle s'avance celle que j'ai choisie pour porter mon nom jusqu'aux extrémités du monde; qu'elle s'avance vers moi! Je ne veux plus me souvenir de ses iniquités passées... Les nations se sont heurtées, et, dans leur courroux, elles ont brisé leur glaive. La terre a tremblé dans son effroi. C'est le Roi très chrétien... Les Anges le précèdent. Il porte l'étendard de la Croix, sur ses armures l'image du Sacré-Cœur. Il est la force de son bras. Dieu l'a créé. Dieu l'a formé à son gré... Il s'est jeté dans ses mains comme une cire molle se livre au moule de l'artiste. Français, voilà votre Roi! Ses ordonnances sont mes ordonnances, a dit le Seigneur. Il pacifie la terre, il console le pauvre par ses libéralités; il aide l'ouvrier à prospérer; il élève et ennoblit la femme en reconstituant la sainteté du mariage chrétien; il conduit le prêtre au chevet du mourant pour lui montrer le ciel; il conduit les morts dans le temple de l'Agneau afin d'y recevoir la suprême prière avec l'encens de l'immortalité. »

« ... La Vierge Immaculée et l'Archange saint Michel ont habité avec nous. Ils ont combattu pour nous...

« Mes ennemis avaient déjà, dans leur joie satanique, préparé la pierre afin d'y apposer le sceau de notre patrie détruite : ils en avaient déjà disposé dans leur esprit, comme l'on dispose d'une chose acquise. Le Christ, qui nous a aimé d'un amour sans mesure, a détrompé leurs projets diaboliques...

« Accourez, peuples voisins, vous qui dormez du sommeil de la mort! Réveillez-vous!..... Les derniers temps s'avancent... Le règne du Roi Dieudonné est prêt à s'éteindre... Semblable au phénix du désert, il ira déposer son sceptre et sa couronne sur le tombeau du Christ, que son règne prospère nous aura acquis. Mais voici que la fin des temps approche. Le dragon de l'abîme est déchaîné... Justes, disposez-vous à souffrir et à mourir à la suite de l'Agneau immolé. Son règne va triompher la moitié d'un temps (2)...

« Dans la nuit du 1er au 2 avril 1909, petite Jeanne eut une vision qu'elle décrivait ainsi : « J'ai vu cette nuit les châtiments! J'ai vu les quatre anges assis sur les bords de l'Euphrate prêts à verser la coupe des châtiments mérités par l'impiété des hommes. La chevelure des anges est semblable à une crinière hérissée. Leur regard produit des éclairs! C'est le feu de la colère de Dieu prête à éclater! La terre a perdu son équilibre. Je la vois secouée par des tremblements de terre. Elle sera ébranlée jusque dans ses fondements. Les trois quarts des hommes seront détruits. Il faut que tout soit renouvelé (3). »

Anna-Maria-Taigi. — « Si les Romains savaient ce qui se prépare pour eux, au lieu de s'amuser, ils se cacheraient dans les catacombes. Le Seigneur permettra que l'iniquité triomphe à Rome et dans d'autres lieux, pour séparer le bon grain de l'ivraie, car Dieu veut, par des châtiments, ramener les membres du sanctuaire à la simplicité et à l'esprit de leur état. »

Rapprochons cette prédiction de celle faite plus récemment par Marie-Josèphe en 1906 (en mai) :

« L'Italie est menacée de la perte de la foi, car les mauvais veulent renverser l'état des choses actuel pour installer à sa place une mauvaise République comme en France, dans le but d'y détruire aussi la foi. »

Cela s'accomplit déjà, puisqu'on sait le terrain gagné par la Franc-Maçonnerie sur le Gouvernement actuel, jusque dans Rome.

Persécutions contre le clergé qui sera spolié et massacré.

J. de Vatiguerro. — « Toute l'Eglise, dans tout l'Univers, sera persécutée d'une manière lamentable et douloureuse; elle sera dépouillée et privée de tous ses biens temporels, et il n'y aura si grand personnage qui ne se trouve heureux d'avoir la vie sauve. Car toutes les églises et monastères seront souillés et profanés, et tout culte public cessera à cause de la crainte et de l'emportement de la rage la plus furieuse. Les religieuses, quittant leurs monastères, fuiront çà et là, flétries et outragées. Les pasteurs de l'Eglise..... chassés et dépouillés de leurs dignités et prélatures seront cruellement maltraités....., et pendant un court espace de temps, l'ordre entier du clergé restera dans l'humiliation..... Car toute la malice des hommes retournera contre l'Eglise universelle; et, par le fait, elle sera sans défenseur pendant vingt-cinq mois et plus, parce que pendant ce temps, il n'y aura ni Pape, ni empereur à Rome, ni régent en France. »

Mélanie, dans se nombreuses lettres, parle souvent de massacre des prêtres. Et elle plaint ceux qui apostariseront pour sauver leur vie.

Marie-Josèphe, elle aussi, a vu qu'on poursuivait les prêtres par les rues pour les tuer.

Les hérésies récentes et le modernisme annoncés bien avant leur apparition.

Soeur de la Nativité. — « Parmi ceux qui devaient soutenir l'Eglise, il s'est trouvé des lâches et des indignes, de faux pasteurs, des loups revêtus de la peau de l'agneau et qui ne sont entrés dans le bercail que pour séduire les âmes simples, égorger le troupeau de Jésus-Christ et livrer l'héritage de Seigneur à la déprédation des ravisseurs, les temples et les saints autels à la profanation. J'ai vu chanceler les colonnes de l'Eglise et un grand nombre sont tombées. »

Il est impossible de mieux prédire les modernistes, faux

(1) Morte le 4 octobre 1909. (*Lettre de M. L. T.*).

(2) Edité par de Portis du Houlbec, par le Gros-Theil (Eure). Extrait de *Diex et voltr.*

(3). Apoc. v. 14-15. Nous sommes au moment où se réalisent les passages suivants : Psaume C. ix, 6, 7, 18 ; *Magnificat*, 51 52, 53; Jean, iv, 23 (*Lettre de M. R.*)

pasteurs, qui sont entrés dans l'Eglise pour la livrer aux gouvernements sectaires et composent avec eux, sous prétexte d'esprit de conciliation.

Passons aux événements qui doivent suivre.

HOLZHAUSER. — « Toutes les hérésies seront éteintes; mais l'œuvre de Dieu étant d'ordinaire marquée au coin des difficultés, tant de bien ne se fera pas sans en rencontrer de grandes, et si grandes, qu'elles nécessiteront la tenue d'un Concile général, qui sera le plus célèbre de tous, et le dernier. »

Marie-Josèphe aussi a vu le Grand Concile, comme suite de celui de 1870, interrompu avec la permission de Dieu, parce qu'il n'était pas dans l'esprit que Dieu voulait.

Futur concile. — Châtiment de la chrétienté impie et des destructions des abus de la Révolution.

LA RELIGIEUSE TRAPPISTINE DE N.-D. DES GARDES. — « Elle refleurira, cette Religion sainte... Plusieurs nations rentreront dans le sein de l'Eglise. Cependant je vis de grands troubles dans cette Eglise; ils n'ont été terminés que par un Concile général. »

Mais avant que ce Concile ait lieu, et avant le triomphe de l'Eglise, il faut qu'on sorte de l'anarchie générale où toute la société sera plongée sans qu'aucun moyen humain puisse l'en retirer. C'est alors que Dieu y mettra la main, ainsi que plusieurs prophéties l'annoncent, entre autres celle de l'abbé Souffrand.

ABBÉ SOUFFRAND. — « Alors, entre le cri : « Tout est perdu ! » et « Tout est sauvé ! », il n'y aura pour ainsi dire pas d'intervalle. »

D'autres prophéties disent que le coup frappé par la main de Dieu sera si terrible que beaucoup en mourront de frayeur et se croiront à la fin des temps et au Jugement dernier. Mais *ce ne sera pas encore si tôt la fin.* Ce ne sera que le *Premier jugement,* devenu indispensable pour purger la terre de l'impiété.

C'est dans ce grand évènement que le *Secret de la Salette* a dit :

SECRET DE LA SALETTE. — « Alors, Jésus-Christ, par un miracle de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, dira à ses Anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, *les persécuteurs de l'Eglise et de Jésus-Christ et les hommes adonnés au péché périront, et la terre deviendra comme un désert.* »

Alors se fera la paix et la réconciliation de Dieu avec les hommes..... »

C'est de ce Premier Jugement qu'Isaïe a dit (ch. XXIV, v. 1) :

ISAIE. — « Voici le temps que le Seigneur rendra la terre, toute déserte... et il en dispersera tous les habitants. (V. 13). Et ce qui restera au milieu de la terre, au milieu de tant de peuples, sera comme quelques olives qui demeurent sur un arbre après la récolte, qu'on l'a dépouillé de tous ses fruits ou comme quelques raisins oubliés après la vendange. »

MARIE-JOSÈPHE. — J'ai vu la terre toute déserte. Beaucoup de maisons et peu d'habitants.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — « A la fin de ces tribulations et de ces angoisses, Dieu, d'une manière imperceptible, purifiera l'Eglise... Toutes les nations fidèles se réjouiront de se voir illustrer par de si saints pasteurs; les peuples infidèles eux-mêmes, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail catholique et se convertiront au véritable Pasteur et à l'Evêque de leurs âmes. »

MARIE LATASTE. — « L'impiété sera renversée, ses projets dissipés, ses desseins réduits à néant, à l'heure où elle les croira accomplis et exécutés pour toujours. »

SOEUR DE LA NATIVITÉ. — « L'impiété révolutionnaire sera anéantie, son châtiment sera terrible; mais quelle joie, quelle consolation pour les vrais fidèles! Je vois dans la Divinité une grande puissance conduite par le Saint-Esprit, et qui, par un second bouleversement, rétablira le bon ordre... Je vois en Dieu une assemblée nombreuse de ministres de l'Eglise, qui, comme une armée rangée en bataille et comme une colonne inébranlable, soutiendra les droits de l'Eglise et de son Chef, rétablira l'ancienne discipline. En particulier, je vois deux ministres du Seigneur qui se signaleront dans ce glorieux combat, par la vertu du Saint-Esprit, qui enflamme d'un zèle ardent le cœur de cette illustre Assemblée. »

« Tous les faux cultes seront abolis, je veux dire : Tous les abus de la révolution seront détruits et les autels du vrai Dieu rétablis; les *anciens usages* seront remis en vigueur, et la Religion, du moins à quelques égards, deviendra plus florissante que jamais.

Triomphe de la papauté après de grandes épreuves.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE RACCONIGI. — (Elle disait, parlant du Concile de Trente, qui lui était indiqué) : « Il n'y aura pas de Concile complet ou parfait, avant le temps où viendra ce très saint Pontife que l'on attend pour la rénovation future de la Sainte Eglise. »

MARIE-JOSÈPHE. — « Le Concile qui a été interrompu à Rome pendant l'année de la guerre de 1870-1871, reprendra en France et se tiendra à l'Archevêché de Lyon, quand la marée sera descendue et qu'un grand nombre de Communautés, tant d'hommes que de femmes, feront fusion. »

RODOLPHE GOEROS, 1523. — « Vers la fin du dix-neuvième siècle, il y aura des républiques en Suisse, en France, en Italie; des signes dans tout l'univers, des pestes, des guerres, des famines; de grandes villes seront détruites, des rois, des Prélats, des religieux seront tués. — Vainqueurs dans la première lutte, les ennemis de Dieu seront vaincus dans la seconde. L'Eglise sera dépouillée de ses biens temporels; le Pape sera tenu en captivité par les siens; le Siège de Pierre deviendra vacant; il n'y aura pas de Pape, mais l'élu de Dieu viendra du rivage avec Lui. »

DANTE ENVOUTEUR

(*Suite. Voir le numéro du 15 juin*).

La superstition du nombre *neuf* n'est pas une des choses les moins singulières que l'on rencontre chez Dante. Cette page de la *Vita Nuova*, où il rapporte ce nombre symbolique à la bien-aimée Béatrice, vaut d'être citée toute entière, tant elle renferme de poésie, de grâce et d'harmonie :

« Je dis donc que, selon l'usage d'Arabie, l'âme si noble de cette Dame (Béatrice) s'est séparée de son corps, pendant la première heure du neuvième jour du mois et selon l'usage de la Syrie, pendant le neuvième mois de l'année... Si l'on cherche pourquoi ce nombre (neuf) l'accompagne toujours si amicalement, en voici une raison probable : puisque, selon Ptolémée et les vérités chrétiennes, il y a neuf ciels qui se meuvent et que, selon l'opinion commune des astrologues, ces neufs ciels transmettent ici-bas les combinaisons harmoniques auxquelles ils sont soumis là-haut, ce nombre a été ami de Béatrice, pour faire comprendre que, quand elle fut engendrée, les neuf ciels mobiles se comportaient dans une parfaite harmonie. Voilà donc une raison. Mais en considérant la chose plus subtilement et selon l'infaillible vérité, ce nombre fut elle-même. En établissant une comparaison, voici comme j'entends la chose : le nombre trois est la racine de celui de neuf, puisque sans l'aide d'un autre nombre et par lui-même, il produit neuf; car il est évident que trois fois trois font neuf. Si donc le trois est par lui-même créateur de neuf et que le grand opérateur de miracles est par lui-même trois, c'est-à-dire Père, Fils et Saint-Esprit, lesquels sont *Trois* et *Un* tout à la fois, cette dame fut toujours accompagnée du nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un neuf, *c'est-à-dire un miracle dont la racine est l'admirable Trinité.* »

Dante, on le voit, emprunte à l'astrologie la plus heureuse de ces images poétiqnes qu'il a tressées comme une pour couronne, poser sur le front pur de Béatrice. Et ceci nous amène tout naturellement à dire quelques mots d'une science qui fut parmi les plus répandues au Moyen Âge et pendant la Renaissance.

L'astrologie, comme on le sait, se base sur la position des astres et leur éloignement des signes du zodiaque pour prédire les événements futurs. Depuis le XIIIe siècle, cette science est fort en honneur en Italie. Les villes et les princes ont leur astrologue officiel que l'on consulte sur les événements importants, sur la paix et sur la guerre. Des corps constitués comme les Universités ont des maîtres qui la professent. De simples particuliers fortunés font tirer leur horoscope et celui de leurs enfants. Des papes : Jules II, Léon X, Paul III ne dédaignent pas de consulter les astrologues, Théodore, Guido Bonatto et Paul de Bagdad le Sarrazin comptent parmi les plus illustres. En 1498, Paolo Vitelli élevé à la dignité de condottière de Florence exige que son bâton de commandement soit couvert d'images de constellations. On va même jusqu'à voir dans les religions le résultat d'une position des astres. C'est ainsi qu'on attribue la naissance du christianisme à la conjonction de Jupiter avec Mercure. — L'astrologie a, du reste, ses détracteurs. Pétrarque et Pic de la Mirandole sont ses ennemis. Qui ne connaît dans les contes de Sacchetti, le rival de Boccace, ce dialogue amusant entre un certain Franco et le devin Fazio de Pise. « Voyons, interroge Franco, as-tu mangé des nèfles ? — Plus de mille fois, répond le Pisen. Tant mieux. Combien de noyaux dans une nèfle ? — Je ne sais pas. — Et si tu ne connais pas ces petites choses, comment sauras-tu jamais les choses du ciel ? Allons, vous autres astrologues, êtes plus sots qu'un caillou, vous roulez les yeux en haut et vous vous tenez, la nuit, sur les toits comme les chats ; à force de regarder le ciel, vous perdez la terre de vue, vous n'êtes que de simples gueux : *poveri in canna* » (1).

Dante n'a pas échappé au prestige de la science astrologique, mais il est remarquable de constater qu'il réagit contre le déterminisme que ren terme cette théorie. A côté de son *Convivio* consacré à son éloge, n'est-ce pas lui qui fait dire à Marco Lombardo, dans le XVIe chant du Purgatoire : « Les astres sont bien la cause première de vos actions, mais vous avez reçu une lumière qui vous permet de distinguer le bien du mal et une volonté libre qui, après avoir commencé à lutter contre les astres, triomphe de tout, si elle est bien dirigée. » Ceci vient à point pour démontrer avec quelle liberté d'esprit Dante était capable d'envisager les problèmes occultes.

Un des arguments souvent invoqués pour démontrer que Dante fut un disciple des sciences occultes est que, dans sa *Divine Comédie*, il a choisi Virgile pour guide. Or, au moyen âge, Virgile passe pour une sorte de thaumaturge ou de prophète. Les théologiens prétendaient trou-

(1) Emile Gebhart. *Conteur Florentin du moyen-âge.*

ver l'annonce de la venue du Rédempteur dans ces vers de la quatrième Eglogue :

Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progrenies cœlo demittitur alto.

Naples avait un culte pour Virgile, à qui elle attribuait l'édification de ses murailles; c'est lui qui était, selon la légende, l'auteur de la grotte du Pausilippe et des mouches de bronze qui surmontent l'une des portes de la ville. Mais il semble que Dante ait plutôt considéré dans Virgile son seul mérite de poète.

Dante lui-même, après qu'il eut composé sa *Divine Comédie*, dut passer de son vivant pour un nécromant ou un sorcier, aux yeux du vulgaire, mais on ne doit voir là que l'effet d'une crédulité ignorante et l'une de ces légendes qui se répandent si facilement dans le peuple. Rien, à ce point de vue, n'est aussi caractéristique que cet épisode de la vie du grand poète rapporté par Boccace et dont voici la traduction : « Un jour, à Vérone, comme la renommée de ses œuvres était déjà fort répandue et surtout celle de cette partie de sa Comédie qu'il intitule l'Enfer et alors que lui-même était connu de maints hommes et dames, il advint que, comme il passait devant une porte où plusieurs dames étaient assises, l'une d'elles à mi-voix mais assez fort pour être entendue, dit aux autres dames : « Voyez celui qui va dans l'Enfer, en revient quand il lui plaît et rapporte ici haut les nouvelles de ceux qui sont là-bas ! » — Ce à quoi une des autres répondit avec naïveté : « En vérité, tu dois dire vrai ; ne vois-tu pas comme il a la barbe crêpue et la couleur du visage brune, à cause de la chaleur et de la fumée qu'il y a là-bas dessous ? » Lesquelles paroles Dante entendant, et connaissant qu'elles venaient de *pure créance* chez ces dames, il y prit plaisir et quasi-content qu'elles eussent telle opinion, il sourit un peu et passa. »

Mais revenons à l'accusation de Bartolomeo Canbolati. Disons tout de suite qu'elle nous paraît invraisemblable, outre qu'elle ne repose sur aucune preuve.

Certes, Dante ne fut pas un thuriféraire du pouvoir pontifical, son *De Monarchia* a été conçu en horreur de ce pouvoir. Son Enfer réserve une place à quelques papes, de lui détestés : Nicolas III, Célestin V, Clément V. On sait sa haine particulière contre Boniface VIII, à qui il ne pardonne pas à son rôle dans la politique

A PROPOS DE « DANTE ENVOUTEUR »



L'ENVOUTEMENT PAR HENRY DE MALVOST

Extrait de *Satanisme et Magie*, de Jules Bois

des Etats Italiens. Mais cela ne l'empêche pas de s'incliner devant le pontife spirituel, celui qui siège sur le Trône de Pierre. En 1300, lors du Jubilé de Boniface VIII, il accourt à Rome et

s'agenouille au passage de la Sedia gestatoria. Lorsque Guillaume de Nogaret et Sciarra Colonna, à l'instigation de Philippe le Bel, insultent et bafouent Boniface VIII, dans Anagni, sur son trône, il s'indigne et sent se réveiller sa conscience catholique. Au chant XX du Purgatoire, il exhale sa colère, à propos de l'attentat sacrilège :

> Je vois entrer dans Anagni la fleur de lys
> Et Christ être captif de son vicaire.
> Je le vois une seconde fois bafoué.
> Je vois renouveler le vinaigre et le fiel.
> Et je le vois occire entre larrons vivants.

L'homme qui tenait un tel langage et qui savait oublier ses haines les plus vivaces, dans les graves circonstances que nous rapportons, pouvait-il commettre l'acte sacrilège de l'envoûtement, à l'égard d'un pape contre lequel il n'avait aucun motif de ressentiment ? Nous ne le croyons pas.

D'autre part, c'est peu connaître la fierté et l'orgueil de Dante que de le supposer capable de se plier à ce rôle vil et subalterne de magicien de bas étage. Contemplons ce portrait dû au pinceau de Raphaël Sanzio, que nous avons reproduit ici et sachons reconnaître dans les traits de ce visage l'expression d'une âme ardente, d un cœur noble, généreux et élevé. Et quelle ombrageuse fierté dans les paroles amères qu'il a prononcées pour commémorer son exil et sa vie errante : « Véritablement, j'ai été vaisseau sans voiles et sans gouvernail, porté à divers ports et rivages par le vent aride qu'exhale la douloureuse pauvreté. » Et ailleurs : « Tu quitteras les choses les plus chèrement aimées et ceci est le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien le pain d'autrui a de sel et combien le chemin est dur, lorsqu'il faut monter et descendre par l'escalier d'autrui. »

C'est le même indomptable orgueil qui l'empêchait de rentrer dans sa patrie, au prix d'une humiliation : « Est-ce là, s'écriait-il, ce rappel glorieux, par quoi Dante Alighieri est rappelé dans sa patrie, après avoir souffert un exil de près de trois lustres... Non, ce n'est point ici la voie du retour à la Patrie. Mais si une autre voie, par vous ou par d'autres ensuite, est trouvée, qui convienne à la gloire de Dante et ne déroge point à son honneur, celle-là je l'accepterai d'un pas rapide. » De semblables paroles marquent un caractère d'une empreinte ineffaçable.

D'autre part, nous ne trouvons aucune trace d'un séjour de Dante à la cour de Visconti. Nous le suivons à Vérone, chez Barthelemy, puis chez Can Grande de la Scala ; à Bologne ensuite où il avait fait ses études d'humanité; à Parzane, chez les Malaspina; à Arles, à Paris où il gîte à Saint-Julien-le-Pauvre; à Ravenne, enfin, auprès de Guy Novello de Polenta, mais dans aucun document, il n'est fait mention de ses prétendues relations avec les Visconti ni de son passage à Milan.

Enfin, si l'on peut croire que Dante a connu les sciences occultes et a pu s'y intéresser, rien dans les circonstances de sa vie ne vient démontrer qu'il s'y est adonné pratiquement.

Que reste-t-il de la dénonciation de Canbolati ? Rien, à notre avis, que le fait d'un homme qui a voulu corser son accusation pour la rendre plus intéressante ou qu'un racontar inconsidérément rapporté, tout au moins en ce qui concerne Dante.

En tout cas, s'il y a eu calomnie, il faut avouer que la calomnie a la vie dure. Dante se doutait-il que, six cents ans après sa mort, il deviendrait nécessaire de défendre sa mémoire d'une infamie ?

R. FARAL.

La fin du monde, en l'an 6000 ?

Voici un extrait fort curieux du splendide ouvrage de l'abbé Moigno, intitulé Les Splendeurs de la Foi. *Il se trouve à la page 63 du tome IV de cette savante publication, édition de 1879 :*

« Quand viendra la fin du monde? *Nul ne le sait et ne peut le savoir ; mais une interprétation légitime de la grande prophétie de Daniel, et aussi de certaines traces mystérieuses découvertes par M. Piazzi Smith, dans le couloir ascendant de la grande pyramide (d'Egypte), conduiraient à ce résultat, que la fin du monde n'est pas très éloignée ; que les événements qui doivent y préluder commenceraient à s'accomplir, et que le dernier mot du monde aura été dit avant la fin de l'an 6.000, 2.000 de notre ère, s'entend.*

Il est fâcheux que l'abbé Moigno n'ait pas donné plus d'explications à ce sujet ; mais quelque érudit ne pourrait-il pas y suppléer par des éclaircissements plus précis en faisant connaître au moins les découvertes de M. Piazzi Smith ?

LÉO FRANC.

« LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS »

LES DÉMONIAQUES DE GRÈZES

Les journaux de Rodez ayant raconté des faits extraordinaires qui se passeraient à l'orphelinat de Grèzes, près de Laissac, concernant une religieuse de cet orphelinat appelée sœur Saint-Fleuret, un de nos correspondants s'est rendu sur les lieux pour contrôler ces faits, et voici ce qu'il vient d'apprendre de sources absolument autorisées et dont il garantit l'exactitude.

Bien entendu, *l'Echo du Merveilleux* laisse à son correspondant, qui d'ailleurs mérite toute confiance, toute responsabilité pour ces extraordinaires révélations.

Il y a depuis quelque douze ans, à l'orphelinat, une religieuse, originaire du canton de Bozouls, nommée en religion sœur Saint-Fleuret, qui est atteinte d'une espèce de folie qui fait qu'elle se croit possédée du diable et que sa supérieure, ses compagnes, les autres sœurs de l'orphelinat, et même presque tous les ecclésiastiques du pays le croient également.

Cette maladie qui, d'après certains médecins, n'est qu'une déviation de l'hystérie, pour d'autres un cas tout à fait inexplicable, a eu comme prodrome une prédisposition naturelle, qui est devenue aiguë par des influences mystérieuses. S'agit-il du démon ou d'une véritable auto-suggestion.

Dans ses crises, la malade pousse des cris aigus, tellement retentissants que les paysans les entendent à une grande distance du couvent; il lui semble, dans ces moments-là, que le diable la mord ou la brûle à telle ou telle partie de son corps, et l'auto-suggestion est si forte qu'aussitôt la crise passée on trouve à l'endroit du corps où la pauvre sœur souffrait si fort, soit une véritable brûlure sur sa peau, soit l'empreinte d'une mâchoire ou d'un certain nombre de dents qui viendraient de mordre.

Sœur Saint-Fleuret a l'horreur de tout objet religieux; le voisinage d'un christ, d'un livre de dévotion ou d'une image pieuse la plonge immédiatement dans un accès presque rabique et, chose incroyable elle n'a pas besoin de voir ces objets, elle les sent, elle les devine quand on les approche d'elle, si cachées qu'on les tienne, et elle se précipite aussitôt vers eux pour les détruire ne pouvant absolument pas les souffrir.

De plus, elle devine souvent la pensée des personnes qui lui parlent, et elle leur répond même dans leur langue, quelle que soit cette langue; ainsi Mgr Lavignac, évêque *in partibus*, est allé la voir dernièrement; sœur Saint-Fleuret, qui pourtant n'était pas dans un moment de crise, a commencé par lui cracher à la figure; puis, s'étant quelque peu calmée, elle a parlé au prélat, et, finalement, comme il lui demandait en langue caraïbe si elle était fatiguée de cet entretien, elle lui a répondu aussi en langue caraïbe : « Je le suis, en effet, laissez-moi tranquille et allez vous coucher ».

Quoique étant une simple paysanne qui n'a jamais reçu la moindre instruction, sœur Saint-Fleuret parle très bien dans ses crises le grec, l'italien, le russe, l'anglais, l'allemand, etc., et elle répond toujours parfaitement dans la langue qu'on lui parle.

C'est un sujet d'observation pathologique ou métapsychique démoniaque réellement merveilleux.

Le cardinal Bourret envoya à Grèzes, il y a environ six ans, pour la visiter, un médecin-major du régiment, névropathe très connu par les travaux scientifiques spéciaux qu'il a publiés sur ces singulières maladies; le major fut stupéfait de la démoniaque de Grèzes, et il déclare que nulle part, ni à la Salpêtrière, ni ailleurs, il n'a vu une malade plus incroyablement curieuse à étudier. Mais n'est-ce qu'une malade? Ne serait-ce pas plutôt une démoniaque? Elle a en effet toutes les caractéristiques de la « satanisée » telles que les ont relatées les grands démonologues.

Baron CORNIL.

L'ARCHIDIACRE COLLEY

ET LES

« Matérialisations » dont il fut témoin

Comment se formaient les fantômes, en pleine lumière. — Les mystérieux rapports entre le corps du fantôme et celui du médium. — Comment s'expliqueraient certains prétendus « démasquements ». — La pomme mangée par le fantôme.

« Voici — a dit l'archidiacre Colley dans sa conférence de Weymouth — un extrait de mon journal, 28 décembre 1877 : Cinq parmi nous se trouvaient, cette nuit, avec notre distingué médium, dans mon appartement, 52, Bernard Street, Russel Square, Londres. La première forme humaine anormale qui se présenta dans cette circonstance fut celle d'un petit garçon, pareille à celle de tout enfant anglais âgé de six ou sept ans. Cette petite personne, à la vue de tous (trois becs de gaz étaient complètement ouverts), *se reconstitua devant nous.*

« Pour ne pas répéter tant de fois sans nécessité comment ces merveilles se produisaient, je dirai une fois pour toutes que l'apparition de nos amis psychiques avait lieu de la manière suivante :

« Je me tenais habituellement à côté du médium entrancé, en le soutenant de mon bras gauche, de telle manière que j'étais dans les meilleures conditions possibles pour observer ce qui se passait.

« Quand nous attendions une matérialisation (et parfois, tout à coup, lorsqu'il n'y avait aucune attente du grand enfantement psychique), on voyait s'élever comme de l'ouverture d'une chaudière, à travers l'habit noir du médium, un peu au-dessous de son sein gauche, un filament vaporeux, qui restait à peine visible tant qu'il n'était qu'à un pouce ou deux du corps de notre ami. Alors, ce filament constituait peu à peu une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de

cette vapeur fluidique pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés...

« Or, la forme enfantine qui se trouvait devant nous d'une manière anormale, tout habillée de blanc, avec de beaux cheveux d'or, avait toute la manière d'agir de l'enfance humaine; elle frappait de ses petites mains, elle tendait sa bouche pour recevoir des baisers par chacun de nous; parlait d'une manière enfantine avec un léger zézaiement; le médium, comme un frère aîné, lui donnait des instructions et l'envoyait, par-ci, par-là, apporter telle et telle chose d'un côté à l'autre de la chambre — ce que l'enfant faisait d'une façon toute naturelle. Enfin, en se rapprochant avec abandon et confiance de l'auteur de son existence momentanée, la fine créature fut graduellement absorbée par lui, et disparut en se fondant de nouveau dans le corps de notre ami.

Je parle d'abord de la venue de ce petit enfant à cause de l'incident caractéristique qui s'est passé dans cette même nuit d'hiver durant laquelle il neigeait abondamment. On avait allumé un grand feu, et lorsque l'enfant, poussé par la curiosité de son âge, s'approcha de la cheminée pour en observer une pièce d'ornement, le feu jeta des étincelles avec une chaleur qui nous fit retirer promptement nos chaises, et le petit, avec un cri d'effroi, se recula et vint se blottir à mon côté droit, avec un geste tel que je ne pus m'empêcher de lui dire : « T'es-tu brûlé, mon chéri? » — « Oui, dit le médium, parce que je l'ai senti. » Pourtant le médium se trouvait à l'extrémité opposée de la pièce, loin du feu. »

L'archidiacre demande quel Thomas aurait pu être assez sceptique pour ne pas croire, s'il avait assisté, comme lui, un soir (25 septembre 1877), au fait suivant : « Le médium reçut de nouveau en lui-même l'exquise forme féminine qui était restée quelque temps parmi nous. Je l'amenai moi-même à lui, qui était prêt à recevoir de mes mains ce merveilleux *œon*, ou émanation humaino-spirituelle. Comme ma douce compagne se trouvait près du médium, le filament gazeux se rendit de nouveau visible : le point qui s'atténuait et s'évaporait était, comme auparavant, vers le cœur. Plongé dans le plus profond étonnement, je constatai comment, au moyen de cette corde vaporeuse, la figure psychique était de nouveau absorbée dans le corps du médium. C'était comme une petite trombe marine, horizontale au lieu d'être verticale, au moyen de laquelle la puissance vitale de notre médium semblait attirer et absorber la forme spirituelle; mais, à ma demande, cela avait lieu si lentement, que j'ai eu tout le temps d'en observer le processus. En effet, en m'appuyant au médium, et en tenant ma main gauche sur son dos et mon oreille gauche sur sa poitrine, de manière à sentir son cœur qui battait d'une façon alarmante, je le vis recevoir de nouveau dans sa personne robuste et corporelle cet aimable produit des sphères invisibles. Et pendant que je contemplais le visage si doux de l'esprit qui se désintégrait, à trois ou quatre pouces seulement de moi, je remarquai une fois encore ses jolis traits — ses yeux, ses cheveux, sa complexion délicate — et je baisai la main si fine, au moment même où elle subissait cette œuvre de dissolution, et qu'elle était réabsorbée, avec le reste, à travers le tissu de l'habit noir du médium, dans le corps de ce dernier...

« Une forme humaine matérialisée qui se constituait souvent, dans la manière que je viens de décrire, par le côté gauche du médium, affirmait être... un de ses amis, clergyman comme lui, mort depuis quelque temps.

« Dans le cas où le petit enfant... se rendit visible et tangible, le médium était inconscient. De même, alors que durant cette séance, notre ami, que nous appelions « Samuel », se dégagea du côté de son ami, en devenant un être objectivement robuste et séparé, le médium était en trance, le corps abandonné contre le mien, sous le contrôle d'une intelligence que nous connaissions bien sous le nom de « Lily ».

« M. A... exprima son vif désir que, si la chose pouvait se faire sans danger, la forme matérialisée, avec le concours de « Lily », réveillât le médium, afin que celui-ci pût voir cette merveille : l'existence anormale de son ancien compagnon d'école et confrère du ministère, qui se trouvait en chair et en os, comme vivant, au milieu de nous.

« Pour ne pas effrayer le médium, qui était d'une nature très timide, nous l'avons éveillé en prenant maintes précautions. La scène qui suivit peut être mieux imaginée que décrite. Notre ami paraissait d'abord comme hébété, puis étonné; il interrogea du regard l'esprit matérialisé, et sautant du canapé sur lequel nous l'avions placé quand Lily avait cessé de le contrôler, il se précipitait vers son camarade d'antan tout en s'écriant : « Mais c'est Sam! Je déclare que c'est Sam. » Ce furent alors des serrements de main, des salutations fraternelles entre ces deux amis; le médium était en proie à une joie d'enfant; notre ébahissement était sans bornes devant cet étonnant spectacle de puissance spirite... Quand les deux amis voulurent parler en même temps l'un que l'autre, il y eut un silence momentané et ni l'un ni l'autre ne parut capable d'articuler le moindre son : c'était comme si l'haleine du médium avait été nécessaire à « Samuel » quand ce dernier voulait parler; ainsi la voix de « Samuel » cessait de se faire entendre dès que le médium se mettait à parler.

« Pendant quelque temps la forme matérialisée de « Samuel » resta et parla avec nous, tout en se promenant joyeusement avec son ami, autour de la chambre, et en faisant maintes choses dont je ne peux pas parler à présent. Enfin, — obéissant, sans doute, à certaines lois dont nous ne comprenons rien, — à contre-cœur « Samuel » se retira et fut de nouveau absorbé dans le corps du médium; ce dernier tomba en trance et fut ensuite contrôlé par « Samuel ».

« Puis vint le tour de l'Egyptien, notre ami, le « Mahedi ».

« La couleur bronzée de la peau de notre anormal visiteur, qu'il m'était permis d'examiner de près avec une loupe, par laquelle j'observais avec soin la chair, les ongles des doigts et des orteils, les petites mains, les poignets, les pieds, les chevilles, les bras et les jambes basanés et velus; les traits mobiles du visage où brillait de temps en temps une expression de sphynx; le nez accentué, le contour général du visage, le profil régulier, les yeux noirs, le regard perçant, mais non sans bienveillance, les cheveux noirs, longs et plats avec les moustaches et la barbe longues et pendantes; les membres nerveux et musculeux; la grande taille de plus de deux mètres, tout cela confirmait mes premières impressions que le « Mahedi » était un Oriental, mais pas de l'Inde ni de l'Extrême-Orient.

(*A suivre*)

COLLEY

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Ferdinand Ier et le Merveilleux bulgare.*

Paris a fêté cordialement la haute mine chevaleresque et la bonne grâce du prince qui porte avec une allure si moderne la vieille couronne de tsar des Bulgares. — « Ferdinand, lui disait un jour, en riant, (c'était avant 96), son oncle, le duc d'Aumale, qui le trouvait un peu changé, je suis comme l'Europe : je ne te reconnais pas! » L'Europe l'a reconnu depuis, et Paris surtout devait reconnaître ce roi si français d'esprit et de cœur, qui a dans les veines du sang de Louis XIV et dont le visage aux grands traits riants rappelle celui de François Ier.

Cette visite royale a ramené notre attention sur la Bulgarie, que nous ignorons si parfaitement, nous autres Français. A peine quelques voyageurs, qui ont traversé la Roumélie dans l'Orient-Express, ou quelques érudits qui ont ouvert les livres de M. Schlumberger en ont-ils une idée un peu moins confuse. L'*Echo du Merveilleux*, qui a étudié le folklore de tous les pays du monde, n'a rien dit, je crois, du merveilleux bulgare.

La matière est riche, pourtant. M. Adolf Strauss a recueilli un volume entier de vieilles légendes de Bulgarie. M. Schlumberger, M. L. de Launay ont consacré d'intéressants chapitres à cette question. Elisée Reclus a mentionné que la tradition d'Orphée vit encore dans le Rhodope, chez les Pomakers, en qui l'on croit voir les descendants des anciens Thraces. Leurs vieux chants mentionnent un Orfen, musicien merveilleux qui, par la magie de sa lyre, arrêtait comme pétrifiés les hommes sur les chemins et les oiseaux dans l'air. Strabon, qui a varié d'ailleurs sur ce point, dit, en effet, que c'est en Thrace que le culte orphique prit naissance, créé par les premiers musiciens. Orphée, Musée et Thamyris. La Maritza est l'Hèbre antique qui roula la tête harmonieuse encore du chanteur, après que les Bacchantes l'eurent déchiré.

Les plus vieilles légendes religieuses bulgares montrent ces idées dualistes, qui remontent aux origines altaïques, et grâce auxquelles le manichéisme devait faire de si rapides progrès quand il s'introduisit en Bulgarie, vers la fin du xe siècle.

Voici, par exemple une légende relative à la création du monde :

« Au commencement, il n'y avait que l'eau répandue sur toute la surface du globe, et Dieu et Satan qui vivaient ensemble dans l'éther.

« Dieu dit à Satan : Créons la terre et les hommes. — Bien, répondit Satan ; mais où prendrons-nous la terre ? — Plonge dans l'eau en disant : Par la puissance de Dieu et la mienne... et tu trouveras de la terre. » Trois fois Satan plongea sans vouloir dire « par la puissance de Dieu ». Et il ne trouva rien. A la quatrième fois, l'ayant dit, il put rapporter un peu de boue, que Dieu lança sur l'eau et qui fit la terre. Mais quand Satan vit la terre riante et belle, il rêva de s'en emparer en noyant Dieu dans l'eau.

« Dieu, qui comprenait son dessein, fit mine de s'endormir et Satan, le prenant sur ses épaules, marcha vers l'eau. Mais il eut beau aller au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, partout l'eau fuyait devant lui et donc, en fuyant, agrandissait la terre.

« Satan se décida alors à réveiller Dieu et lui dit : « Vois comme la terre a grandi ; il faudrait la bénir. — C'est fait, répondit Dieu, puisque tu m'as porté en croix. » Et Satan se retira mécontent. Alors, Dieu créa les anges et envoya l'un d'eux demander à Satan comment il pourrait arrêter la croissance de la terre qui l'inquiétait. L'ange rencontra Satan qui arrivait à cheval sur un bouc, et rit de son équipage ; alors Satan, vexé, refusa de répondre, l'ange dut s'en retourner. Dieu créa une abeille qui vint se poser sur l'épaule du diable pour épier ses paroles. Et Satan disait : « Ce Dieu est-il sot ! Il ne sait pas ce qu'il doit faire, quand il lui suffirait de dire : voilà bien assez de terre ! » L'abeille revint, Dieu prononça les paroles et la terre cessa de grandir.

« Puis Dieu créa les hommes et convint avec Satan qu'il garderait les vivants en lui laissant les morts. Mais il s'aperçut bientôt qu'il y avait beaucoup plus de morts que de vivants et voulut rompre le marché. Ne pouvant cependant manquer à sa parole, il se créa un fils, Jésus-Christ, et celui-ci dit à Satan : « Mon père t'a promis les morts, mais sa promesse ne m'engage pas. »

« C'est ainsi que Dieu a reconquis aussi les morts. »

On vient de voir une rencontre peu cordiale entre Satan et un ange ; dans une autre, plus hostile encore, l'ange arracha au diable sa queue, avec quoi Dieu créa la femme. Cette légende peu galante se retrouve en Hongrie.

Voici encore une légende curieuse parce qu'on y rencontre entremêlés des mythes communs à diverses races :

«... Loth, après son crime, se réfugia dans un couvent et implora l'absolution. « Dieu, lui dit le supérieur, te pardonnera peut-être si tu plantes trois rameaux secs à un carrefour et les arroses tous les jours pendant trois ans. S'ils fleurissent alors, c'est que tu seras pardonné ». Loth planta les rameaux secs et alla chercher de l'eau pour les arroser ; mais pen-

dant qu'il portait cette eau, il rencontra le diable qui lui demanda à boire. Le diable vida le seau entier. Loth revient à la fontaine, mais il rencontre encore Satan, aussi altéré. Il s'en plaignit au supérieur qui lui dit : « Attends qu'il s'écrie : Dieu te pardonne ! » Pendant trois ans, le diable tourmenta ainsi Loth ; à la fin, Dieu eut pitié et le diable dit : « Dieu te pardonne ». Notre pauvre patriarche courut alors, avec le seau où il restait trois gouttes, les verser sur les bâtons ; ceux-ci bourgeonnèrent aussitôt et grandirent démesurément.

« ... Vint le temps où Salomon, bâtissant l'église de Sainte-Sophie, eut besoin de trois grosses colonnes. Il fit couper les troncs, mais on s'aperçut qu'ils ne convenaient pas, étant plus larges au bas qu'en haut. Salomon les maudit et commanda d'en faire un pont qu'on appela le pont des arbres maudits.

« Quand les Juifs voulurent crucifier le Christ avec les larrons, ils allèrent chercher ces arbres dont ils firent les trois croix ; puis on jeta ces croix dans un trou qu'on combla pour en effacer les traces. Ce sont ces croix que l'empereur Constantin a retrouvées ; on ne savait plus alors laquelle était celle du Christ, mais on cloua un mort dessus et il ressuscita. » (1).

On retrouve chez les vieux Bulgares le mythe persan de la terre portée sur les cornes d'un taureau émergé de la mer et dont les mouvements causent les tremblements de terre.

« Le rôle attribué aux démons est analogue — dit M. de Launay — à celui qu'on retrouve chez tous les peuples européens et asiatiques, mais avec certains caractères spécialement serbes, surtout du côté de la Macédoine : ainsi en ce qui concerne les Samovilas (ou nymphes solitaires), sortes d'ondines, principe des forces naturelles défendant les choses contre les envahissements de l'homme, jusqu'au jour où celui-ci triomphe par de puissantes conjurations magiques ; on y voit intervenir aussi des dragons, cachés dans les eaux des lacs verts macédoniens et auxquels les femmes ne craignent pas de s'unir, des vampires, des lamies, etc. Les nègres musulmans y jouent volontiers le rôle que nous attribuons aux ogres. . »

***

Les fêtes populaires sont caractérisées par de vieilles coutumes pittoresques dont le sens s'est perdu. Ainsi, le jour de la Saint-Georges, les bergers tuent un agneau en sacrifice et vont, dès le matin, se laver le visage avec la rosée. Ils cueillent aussi certaines plantes qui ont de merveilleux pouvoirs ce jour-là.

Le jour de saint Trifun, a ménagère frappe sur un bloc de bois avec une hache en criant : « M'entends-tu, Trifun ? » A quoi l'on doit répondre de la ferme : « Je n'entends rien avant le beurre et le fromage ». Chaque coup passe pour sauver une bête de l'étable. (Trifun est un bienheureux tout à fait spécial au calendrier bulgare).

Cliché de l'*Eclair*.



PORTRAIT DU ROI DES BULGARES

La veille de Noël on fait des gâteaux où l'on introduit en guise de fève de vieilles pièces de monnaie conservées comme porte-bonheur. On place au milieu de la table un tonnelet de vin rouge portant un cierge allumé ; on brûle de l'encens et on répand dans la maison du sable et de la paille. La paille représente la couche de la Vierge ; on la brûlera sur la colline, le jour de saint Georges, pour préserver les champs de la grêle. Le sable a été ramassé la veille au soir dans le ruisseau, sans bruit, pour ne pas attirer l'attention de ces redoutables ondines, les Samovilas.

Le jour des Rois, il importe d'aller, au premier chant du coq, puiser un vase d'eau dans la fontaine.

Sur la médecine populaire, aux formes de sorcellerie, sur les rites funéraires... etc., il y aurait encore à noter bien des particularités curieuses, mais qui allongeraient démesurément cet article.

Indiquons aussi les légendes relatives à l'église des Quarante-Martyrs, à Tirnovo. Elle est pleine, croit le populaire, de trésors cachés gardés par des gnômes. Et elle a sa Dame Blanche, qui apparaît la nuit de la

(1) L. de Launay.

fête des martyrs : blonde, vêtue de blanc, merveilleusement belle. Elle prie devant l'autel et fait ensuite le tour de la nef en allumant toutes les lampes.

— ... Et le tsar des Bulgares, est-il superstitieux ?

— En sa qualité de civilisé raffiné, ce prince, d'une intelligence si remarquable, l'est extrêmement. Ainsi, il ne donnera pas une épingle de cravate (et il en distribue beaucoup) sans faire émousser la pointe, de crainte de blesser l'amitié.

GEORGE MALET.

Les rêves prémonitoires concernant le mariage

A propos des rêves prémonitoires concernant le mariage, je peux narrer au lecteur que cela intéresse le rêve suivant, où je ne vis pas celui que je devais épouser, mais dans lequel un avis me fut donné par une morte, concernant la personne que je devais épouser plus tard.

C'était le soir du Jeudi-Saint 1906. Je venais d'assister à une conférence de l'Ecole Hermétique. Dans cette conférence, le Dr Papus avait recommandé aux élèves ayant particulièrement besoin de conseils de prier ce soir-là avec foi, et de demander que ces conseils leur soient donnés, pendant leur sommeil. Il paraît que cette prière avait beaucoup de chance, — en faveur du pieux anniversaire, — d'être exaucée.

J'étais alors profondément torturée moralement. Je suivis ce conseil, et de toute mon âme, je priai Dieu de bien vouloir m'éclairer.

En rêve, je vis m'apparaître ma grand'mère, morte depuis quatre ans.

Elle était accompagnée de ma tante qui venait de mourir le mois auparavant ; ma grand'mère se présentait à moi, avec toute l'apparence d'une personne vivante, ma tante ressemblait à une apparition très flou ; d'ailleurs, elle était au second plan.

Ma grand'mère s'avança vers moi, et me dit simplement : *Ménage B..., il est ton ami, tu dois avoir confiance en lui*

A mon réveil, je me rappelai parfaitement du rêve et des paroles ; malheureusement celles-ci étaient loin de répondre à ce que j'avais demandé.

B... était un jeune homme que je rencontrais chez des amis ; il m'était plutôt sympathique, mais j'étais bien loin de songer à lui dans la prière que j'avais adressée au ciel.

Tout en m'étonnant du singulier conseil, je le suivis pourtant. Je me rapprochai de M. B..., cherchant en lui l'appui de l'amitié promise par ma grand'mère. Nous devînmes camarades, grands amis, puis un jour, trois ans environ après mon rêve, j'épousai M B...

Le conseil était bon, j'en remercie encore le ciel ! — C. B.

La question des rêves prémonitoires, pressentiments, etc., relatifs au mariage, soulevée dans l'*Echo du Merveilleux*, devrait être étudiée non seulement par des faits, mais par l'examen de toutes les possibilités qui peuvent se présenter. De même le pouvoir maléfique d'un époux sur l'autre, signalé par Ledos dans ses types associés et phénomènes psychiques... Un théologien expérimenté pourrait écrire des articles très intéressants, nouveaux et instructifs en se plaçant à ce point de vue, en signalant tous les cas de sympathie douloureuse, de pouvoirs absorbants qu'il a pu rencontrer, du mérite, des précautions ou des devoirs qui incombent aux personnes engagées ou poussées à s'engager dans le mariage avec ces éléments contradictoires, etc., suivant qu'elles sont influencées par le dévouement, la fatalité, l'intérêt, ou un appel irrésistible, etc., etc.

Il serait intéressant d'avoir l'avis d'un romancier sur ce sujet ; pourquoi cette question primordiale des influences secrètes, demi-prévisions, états d'âmes contradictoires dans l'amour, est-elle en quelque sorte ignorée des romanciers français, alors que les écrivains russes, par exemple, l'ont si bien étudiée et rendue ? — UNE ABONNÉE.

PEUT-ON RESSUSCITER ?

Les notes suivantes, extraites des remarquables œuvres d'Eliphas Lévy, pseudonyme d'Etienne Constant, ne sont pas toujours dans la direction entièrement catholique de cette revue. L'auteur, qui, à sa mort, est rentré dans le giron de l'Eglise, a été le chef de l'occultisme français. Et c'est à titre de documents que nous publions les pages suivantes.

Le Rituel de la Résurrection

Les livres sacrés nous indiquent le procédé qu'il faut alors mettre en usage. Le prophète Elie et l'apôtre saint Paul l'ont employé avec succès. Il s'agit de magnétiser le défunt en posant les pieds sur ses pieds, les mains sur ses mains, la bouche sur sa bouche, puis de réunir toute sa volonté et d'appeler longuement à soi l'âme échappée avec toutes les bienveillances et toutes les caresses mentales dont on est capable. Si l'opérateur inspire à l'âme défunte beaucoup d'affection ou un grand respect, si dans la pensée qu'il lui communique magnétiquement le thaumaturge peut lui persuader que la vie lui est encore nécessaire et que des jours heureux lui sont encore promis ici-bas, elle reviendra certainement, et pour les hommes de science vulgaire la mort apparente n'aura été qu'une léthargie.

C'est après un léthargie semblable que Guillaume Postel, rappelé à la vie par les soins de la Mère Jeanne, reparut avec une jeunesse nouvelle et ne s'appela plus que Postel le Ressuscité, *Postellus restitutus*.

En l'année 1799, il y avait au faubourg Saint-Antoine, à Paris, un maréchal-ferrant qui se donnait pour un adepte de la science hermétique; il se nommait Leriche et passait pour avoir opéré par la médecine universelle des cures miraculeuses, voire même des résurrections. Une danseuse

de l'Opéra qui croyait en lui vint un jour le chercher toute en larmes et lui dit que son amant venait de mourir. Le sieur Leriche sort avec elle et vient à la maison mortuaire.

Comme il y entrait, une personne qui en sortait lui dit: « Il est inutile que vous montiez, il est mort depuis six heures. — N'importe, dit le maréchal-ferrant, puisque je suis venu, je le verrai. Il monte, trouve un cadavre glacé dans toutes ses parties, excepté au creux de l'estomac où il croit sentir encore un peu de chaleur.

Il fait faire un grand feu opère des frictions sur tout le corps avec des serviettes chaudes, le frotte de médecine universelle délayée dans de l'esprit de vin (sa prétendue médecine universelle devait être une poudre mercurielle analogue au kermès des pharmacies) ; pendant ce temps, la maîtresse du défunt pleurait et le rappelait à la vie avec les plus tendres paroles. Après une heure et demie de pareils soins, Leriche présenta un miroir devant le visage du patient et trouva la glace légèrement ternie.



12. Jésus ressuscitant.

LA RÉSURRECTION DU CHRIST
(Imagerie du Credo de Saint-Louis)

Les soins redoublèrent et bientôt il y eut un signe de vie plus marqué ; on le mit dans un lit bien chauffé et, peu d'heures après, il était entièrement revenu à la vie.

Ce ressuscité se nommait Candy, il vécut depuis sans être jamais malade.

En 1845, il vivait encore et demeurait place du Chevalier-du-Guet, nº 6. Il racontait sa résurrection à qui voulait l'entendre, et prêtait à rire aux médecins et aux prud'hommes de son quartier. Le bon homme s'en consolait à la manière de Galilée et leur répon it : « Oh! riez tant qu'il vous plaira. Tout ce que je sais, c'est que le médecin des morts était venu, que l'inhumation était permise, que dix-huit heures plus tard on m'enterrait et que me voici. »

La mort n'est jamais instantanée ; elle s'opère par degrés, comme le sommeil. Tant que le sang n'est pas complètement refroidi, tant que les nerfs peuvent tressaillir, l'homme n'est pas complètement mort, et, si aucun des organes essentiels à la vie n'est détru it, l'âme peu être rappelée, soit par accident, soit par une volonté forte.

Osons affirmer maintenant que la résurrection est possible, et qu'elle arrive même plus souvent qu'on ne croit. Combien de personnes dont la mort a été juridiquement et scientifiquement constatée ont été retrouvées mortes, il est vrai, dans leur bière, mais ayant revécu, et s'étant rongé les poings pour s'ouvrir les artères et échapper par une nouvelle mort à d'horribles souffrances. Un médecin nous dira que ces personnes n'étaient pas mortes, mais en léthargie. Mais qu'est-ce que la léthargie ? C'est le nom que vous donnez à la mort commencée qui ne s'achève pas, à la mort que vient démentir un retour à la vie. On se tire toujours facilement d'affaire avec des morts, quand il est impossible d'expliquer les choses.

L'âme tient au corps par la sensibilité, et, dès que la sensibilité cesse, c'est un signe certain que l'âme s'éloigne. Le sommeil magnétique est une léthargie ou une mort factice et guérissable à volonté. L'éthérisation ou la torpeur produite par le chloroforme est une léthargie véritable qui finit quelquefois par une mort définitive, quand l'âme, heureuse de son dégagement passager, fait effort de volonté pour s'en aller définitivement.

Pour ressusciter un mort, il faut resserrer subitement et énergiquement la plus forte des chaînes d'attraction qui puissent le rattacher à la forme qu'il vient de quitter. Il est donc nécessaire de connaître d'abord cette chaîne, puis de s'en emparer, puis de produire un effort de volonté assez grand pour la resserrer instantanément et avec une puissance irrésistible.

Tout cela, disons-nous, est extrêmement difficile, mais n'a rien qui soit absolument impossible. Les préjugés de la science matérialiste n'admettant pas de nos jours la résurrection dans l'ordre naturel, on est disposé à expliquer tous les phénomènes de cet ordre par les léthargies plus ou moins compliquées des symptômes de la mort et plus ou moins longues. Lazare ressusciterait aujourd'hui devant nos médecins qu'ils constateraient simplement dans leur rapport aux académies compétentes le cas étrange d'une léthargie accompagnée d'un commencement apparent de putréfaction et d'une odeur cadavéreuse assez forte; on donnerait un nom à cet accident exceptionnel, et tout serait dit.

Nous n'aimons à froisser personne, et si, par respect pour les hommes décorés qui représentent officiellement la science, il faut appeler nos théories résurrectionistes l'art de guérir les léthargies exceptionnelles et désespérées, rien ne nous en empêchera, je l'espère, de leur faire cette concession.

Mais ce n'est pas la religion seule qui atteste les faits de résurrection ; nous en avons recueilli plusieurs exemples. Un fait qui avait frappé l'imagination du peintre Greuze a été reproduit par lui dans un de ses tableaux les plus plus remarquables; un fils indigne, près du lit de mort de son père, surprend et déchire son testament qui ne lui était pas favorable ; le père se ranime, s'élance, maudit son fils, puis il se recouche et meurt une seconde fois. Un fait analogue et plus récent nous a été attesté par des témoins oculaires ; un ami, trahissant la confiance de son ami qui

venait de mourir, reprit et déchira une attestation de fidéicommis souscrite par lui ; à cette vue le mort ressuscita et resta vivant pour défendre les droits des héritiers choisis que cet infidèle ami allait frustrer ; le coupable devint fou, et le mort ressuscité fut assez compatissant pour lui faire une pension.

Lorsque le Sauveur ressuscite la fille de Jaïr, il entre seul avec ses trois disciples affidés et favoris ; il éloigne ceux qui faisaient du bruit et qui pleuraient, en leur disant : « Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort ». Puis, en présence seulement du père, de la mère et des trois disciples, c'est-à-dire dans un cercle parfait de confiance et de désir, il prend la main de l'enfant, la soulève brusquement et lui crie : « Jeune fille, levez vous ! » La jeune fille, dont l'âme indécise errait sans doute auprès de son corps, dont elle regrettait peut-être l'extrême jeunesse et la beauté, surprise par les accents de cette voix, que son père et sa mère écoutent à genoux et avec des frissons d'espérance, rentre dans son corps, ouvre les yeux, se lève, et le Maître ordonne aussitôt qu'on lui donne à manger, pour que les fonctions de la vie recommencent un nouveau cycle d'absorption et de régénération.

L'histoire d'Elisée, ressuscitant le fils de la Sunamite, et de saint Paul, ressuscitant Eutyque, sont des faits du même ordre ; la résurrection de Dorcas par saint Pierre, racontée avec tant de simplicité dans les Actes des apôtres, est également une histoire dont la vérité ne saurait guère être raisonnablement contestée. Apollonius de Thyanes paraît aussi avoir accompli de semblables merveilles. Nous avons été nous-même témoin de faits qui ne sont pas sans analogie avec ceux-là, mais l'esprit du siècle dans lequel nous vivons nous impose à ce sujet la plus discrète réserve, les thaumaturges étant exposés de nos jours à un assez médiocre accueil devant le bon public ; ce qui n'empêche pas la terre de tourner et Galilée d'être un grand homme.

La résurrection d'un mort est le chef-d'œuvre du magnétisme, parce qu'il faut, pour l'accomplir, exercer une sorte de toute-puissance sympathique. Elle est possible dans les cas de mort par congestion, par étouffement, par langueur, par hystérisme.

Eutyque, qui fut ressuscité par saint Paul après être tombé du troisième étage, n'avait sans doute rien de brisé intérieurement, et avait succombé sans doute, soit à l'asphyxie occasionnée par le mouvement de l'air pendant la chute, soit au saisissement et à la frayeur. Il faut, en pareil cas, et lorsqu'on se sent la force et la foi nécessaires pour accomplir une pareille œuvre, pratiquer, comme l'apôtre, l'insufflation, en y joignant le contact des extrémités pour y rappeler la chaleur. S'il se fût agi tout simplement de ce que les ignorants appellent un miracle, Elie et saint Paul, dont les procédés, en pareil cas, ont été les mêmes, eussent simplement parlé au nom de Jehovah ou du Christ.

Il peut suffire quelquefois de prendre la personne par la main et de la soulever vivement en l'appelant d'une voix forte. Ce procédé, qui réussit d'ordinaire dans les évanouissements, peut avoir de l'action même sur la mort, quand le magnétiseur qui l'exerce est doué d'une parole puissamment sympathique et possède ce qu'on pourrait appeler l'éloquence de la voix. Il faut aussi qu'il soit tendrement aimé ou respecté de la personne sur laquelle il veut agir, et qu'il fasse son œuvre par un grand élan de foi et de volonté qu'on ne trouve pas toujours en soi-même dans le premier saisissement d'une grande douleur.

ELIPHAS LEVI.

(*Histoire de la Magie. Dogme et Rituel* (chez Félix Alcan), *passim.*

JACQUIARD ET VIENNY

LES DEUX JEUNES ASSASSINS
jugés par les Arts Divinatoires

GRAPHOLOGIE — VOYANCE — ASTROLOGIE

Chez M. Pierre Borderieux

« L'écriture moulée presque, très régulière de Vienny, étonne l'analyste superficiel, mais décèle, par sa forme même, l'état normal de l'âme du petit monstre.

« L'être qui a écrit ces lignes se révèle comme apte à tout, au bien comme au mal, suivant la direction qui lui sera donnée. Il a besoin d'une autorité quelconque. — Rêveur à froid, il acceptera tout de qui aura autorité sur lui. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette dépendance n'est pas le fait d'un cerveau malléable à l'extrême, exécutant passivement les ordres d'un supérieur ; non, la personnalité existe (le C majuscule de Chère Mère le montre par sa forme, peu en rapport avec celle calligraphique des autres lettres), mais il faut un commandement à cet être souple. Rien ne lui échappe, c'est un observateur et aussi un diplomate. Soumettez-lui un plan, son raisonnement le mûrira et saura trouver les détails convenant à sa réalisation. Si paradoxal que cela puisse paraître dans cette navrante histoire, c'est Jacquiard l'imaginatif, et Vienny le metteur en scène. Ce qu'il faut à cet être prêt à tout, astucieux et *menteur*, c'est une direction même nulle (le J initial suivant le nom de famille dans la signature).

« De pareils êtres sont aussi redoutables que les Liabeuf et les Jacquiard, car, quoi qu'en puissent dire certaines âmes sensibles, attendries par le jeune âge de Vienny (15 ans), ce sont ces êtres-là qui, lorsque le moment est venu, forment nombre autour des meneurs, acceptent tacitement les pires besognes, et transforment en actes sanglants les paroles folles ou violentes. Dépourvus de sensibilité, ils ne peuvent mesurer le mal accompli.

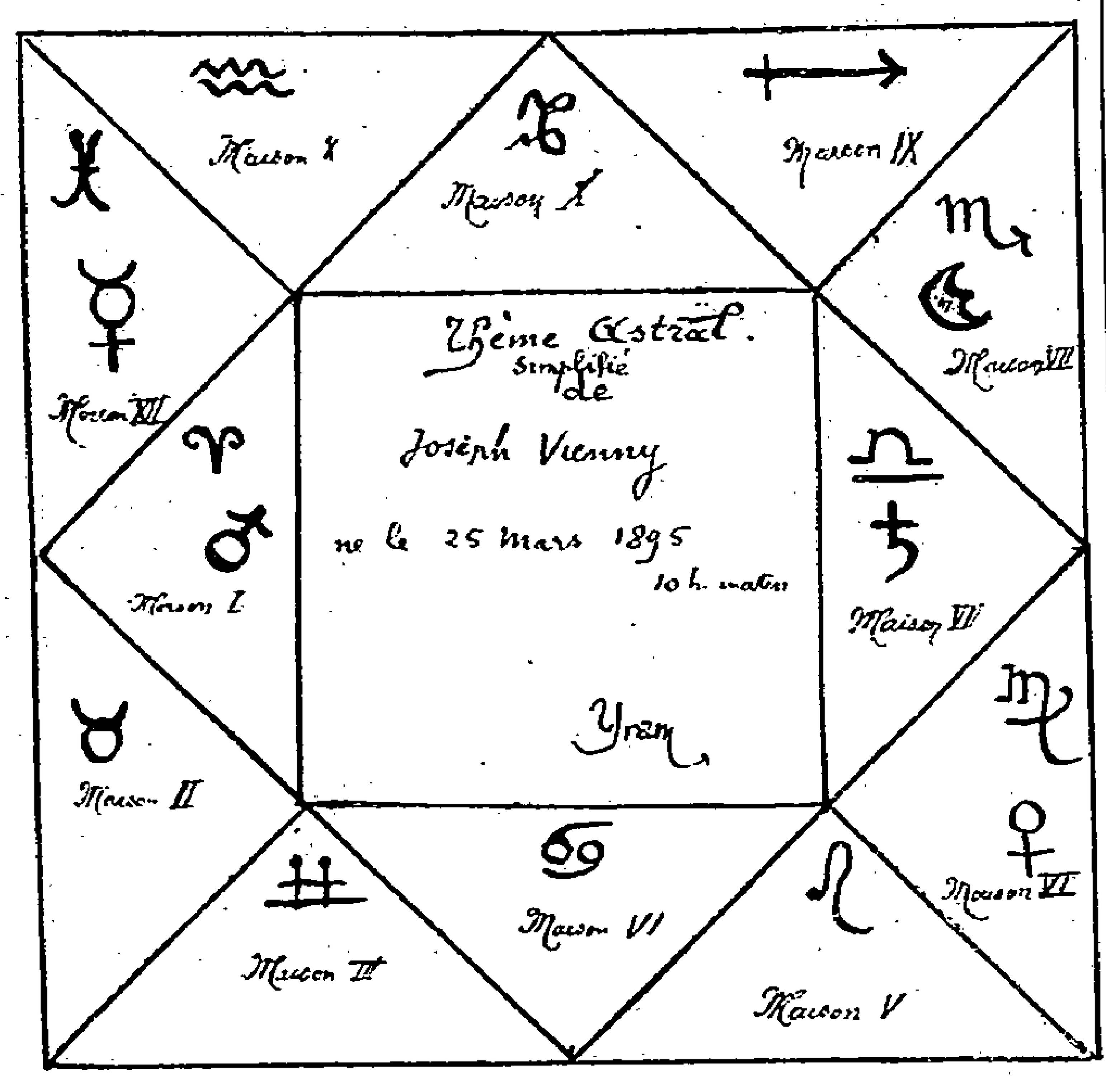
« Etres tarés, irresponsables, disent les criminalistes humanitaires. — Oui, mais aussi dangereux que le tigre ou le scorpion à qui la nature a donné griffes et dard et

que nous tuons ou écrasons, lorsqu'ils se trouvent sur notre chemin. »

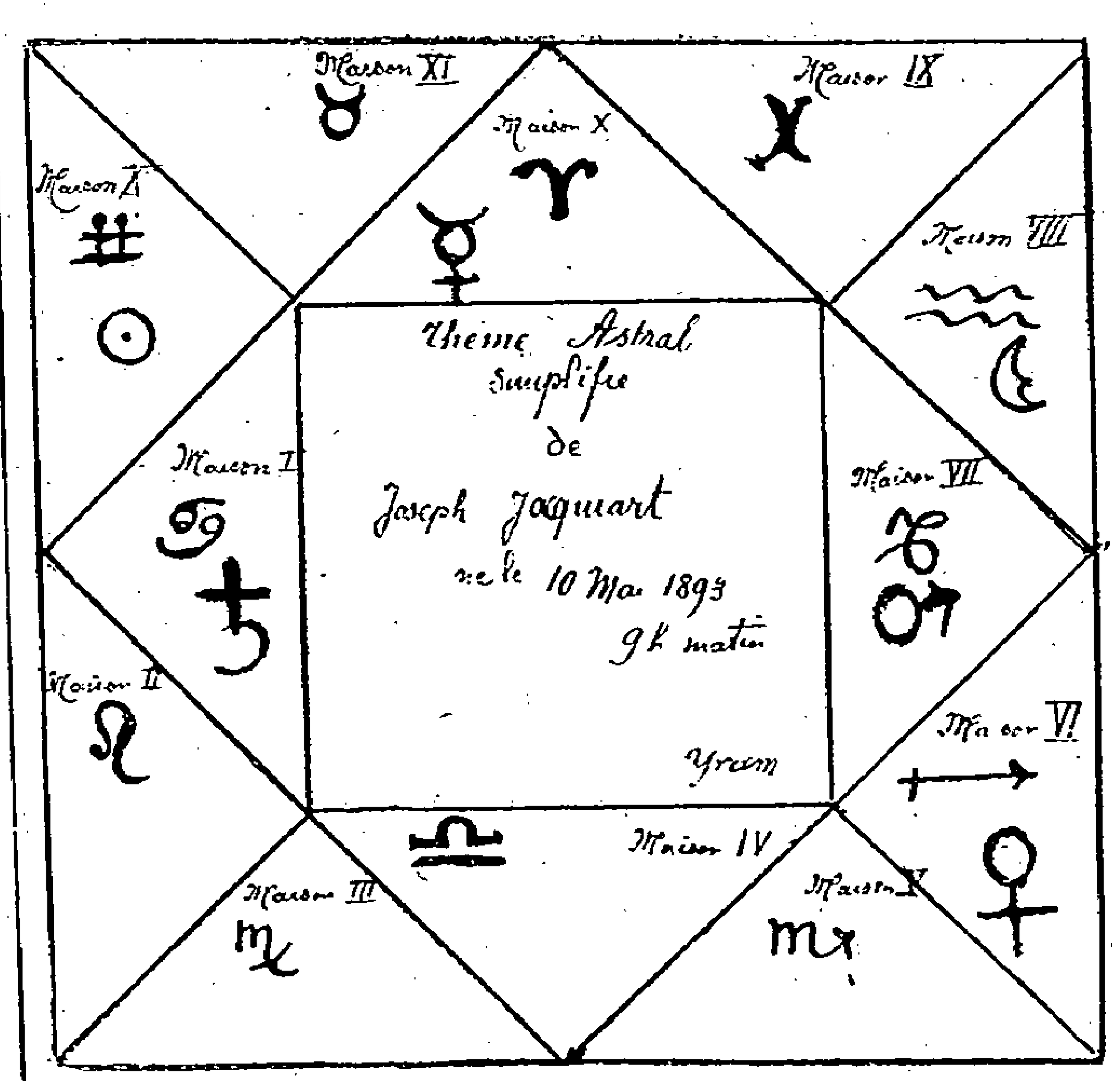
Chez Mme Orsa

Cette voyante s'est distinguée par une méthode fort originale, mais qu'elle ne peut appliquer qu'après de patientes recherches dans le silence du cabinet.

Voici d'après les documents que je lui ai fournis, et les questions posées, le travail qu'elle a pu me remettre après quelques jours d'étude.



HOROSCOPE DE VIENNY



HOROSCOPE DE JACQUIARD

Une chose intéressante à remarquer, c'est que Mme Orsa, de même que M. B. ., l'aromancien, prévoit que *Vienny ne survivra pas longtemps à sa condamnation, et mourra de mort violente*. Les deux études ont été faites en toute ignorance l'une de l'autre, aussi cet accord est très curieux.

Chez Yram

Joseph Vienny.

« Tout d'abord, nous dit M. Yram, on remarque, d'après la position de Mars dans le thème, que le sujet possède des aptitudes au commandement, aptitudes très nettes et que, tôt ou tard, il exercera .. dans son milieu. (Avis à la socié é!) Cependant, il ne faudrait pas le prendre comme un garçon destiné à devenir, par les circonstances, un chef intelligent. C'est à coup sûr un *déséquilibré*.

« D'après l'horoscope, et, ici, je serais heureux d'être d'accord avec les médecins, le cerveau est gravement menacé, il y a tendance physiologique aux migraines, à l'hémiplégie, aux maladies des nerfs et de la moelle épinière ; danger par épidémie.

« Si le sujet est dangereux pour la société, son horoscope ne l'est pas moins pour lui-même, les dangers personnels y abondent, très précis.... et variés : dangers physiologiques, déjà vus ; dangers d'exil lointain, de captivité, de mort misérable hors de son pays ; voyages dangereux, graves périls sur l'eau (ou par l'eau), profond découragement, *les tendances au suicide seront très fortes*. J'oubliais des périls dans un combat. Sombre horoscope.

« Ajoutons enfin qu'il y a plusieurs procès. Joseph Vienny ne serait-il qu'au début de sa carrière ?!...

Joseph Jacquiart.

« C'est aussi un triste horoscope que celui-ci. Il faut signaler des points communs avec le précédent : *exil lointain*, danger de submersion, péril en voyage, chutes d'endroits élevés.

« Il a de la volonté, l'esprit d'indépendance, le goût de l'isolement, c'est un « renfermé » timide au fond quoique cruel, et capable de coups d'audace soudains : le tempérament est sombre et passionné ; il pourrait y avoir des maladies *par abus des plaisirs*.

« Les dangers abondent aussi : graves périls par associés, trahison d'amis, dangers pour les femmes de l'entourage du sujet ; et aussi chagrins pour le sujet et graves difficultés de toutes sortes à cause de femmes. Il y a menace de la perte d'un organe, ou d'un membre ; mort malheureuse.

« Il a l'activité et l'amour du gain, il aime les sports, il a un aspect de Mars qui porte plus particulièrement à égorger ».

***

Tels sont les jugements portés par les devins sur les deux gredins que la Cour d'Auxerre vient de condamner si justement l'un à la peine de mort (Jacquiard) ; l'autre à vingt ans de colonie pénitentiaire.

LE THÉATRE ET LE MERVEILLEUX

« LA PORTE CLOSE »

Le Théâtre du Grand Guignol représente en ce moment une pièce des plus émouvantes, d'une haute tenue littéraire, due à la plume de M. Robert Francheville, et qui a pour titre *La Porte Close*.

Cette pièce, conçue selon la formule chère à M. Max Maurey, emprunte sa terreur au domaine du merveilleux et c'est pourquoi il m'a paru intéressant d'en entretenir nos lecteurs. Avec une grande habileté, l'auteur a évité de faire apparaître devant un public sceptique et mal préparé des matérialisations de fantômes, mais il a su mettre autour d'un sentiment tout psychologique : le remords, la mystérieuse ambiance des phénomènes de l'au-delà.

L'action se passe en Suède. Le docteur Worke déteste sa femme — mariage de raison — et éprouve une vive passion pour Nora Johanson, amie d'enfance qui lui fut chère et qu'il a retrouvée veuve et libre, après une longue séparation. Le docteur et Nora, dociles à la seule passion, préméditent d'abandonner, l'un sa femme, l'autre son père, pour aller mener au loin une vie toute de liberté et d'amour. Au moment où ils s'apprêtent à accomplir leur projet, le vieux Knauss, père de Nora, vieillard qu'on dit habitué à faire tourner les tables et à converser avec les morts, se présente et déclare que sa femme morte lui a communiqué leur projet et que s'ils l'exécutent, lui, Knauss, se donnera la mort, en les quittant, et que même au-delà de la tombe, il saura les tourmenter et les maudire. Nora cède et renonce à s'enfuir. A ce moment, on apporte, inanimée, la femme du docteur Worke qui, au cours d'une promenade au bord des falaises, a fait une chute et s'est grièvement blessée. Le docteur Worke peut sauver sa femme, en lui faisant l'opération du trépan, et son premier mouvement est celui du devoir. Mais restés seuls devant la moribonde, et cette scène est d'un tragique intense, toute en demi-mots, interjections brèves, et silences impressionnants, les deux amants commettent le crime de ne pas secourir la blessée et de la laisser mourir sans soins, pour devenir libres.

Au second acte, qu'on pourrait intituler l'acte du Remords, Nora Johanson est devenue l'épouse du docteur Worke. Ils reviennent, après un long voyage de noces, au logis familial et il leur semble que cette première soirée « chez eux » consacrera réellement leur union. Tout serait parfait si le vieux domestique de Worke qui, pendant l'absence du maître a gardé la maison, ne lui fait part de phénomènes étranges, dont celle-ci a été le théâtre pendant son absence : bruits de pas, craquements insolites, portes qui s'ouvrent toutes seules, etc... Le docteur Worke qui, sous son apparence de froideur, cache une âme inquiète et passionnée, s'efforce de repousser d'abord ces « sornettes », mais n'en demeure pas moins profondément impressionné. Restés seuls en tête à tête, les deux nouveaux époux parlent du passé et en arrivent à s'avouer qu'ils n'ont jamais oublié la morte. C'est le remords qui accomplit son œuvre. A ce moment — il n'y a dans la pièce qu'une lampe à l'abat-jour baissé — on entend un léger bruit, et la porte de la chambre où habitait la première femme du docteur s'ouvre lentement et toute grande. Il y a là une minute d'angoisse profonde. Cependant, tous deux se ressaisissent et le docteur referme la porte, mais ils demeurent agités, inquiets et l'on sent planer sur eux la fatalité du mauvais souvenir. Une deuxième fois, leur conversation s'arrête brusquement et la même porte close s'ouvre avec une égale lenteur, laissant béante la sombre perspective de la chambre. Cette fois, le docteur Worke n'obéit plus qu'à ses nerfs et il divague, devenu plus tremblant et pusillanime que Nora. Celle-ci invite son mari à pénétrer dans sa chambre avec la lampe pour voir ce qui s'y passe, puis sur le refus affolé qu'il lui oppose, elle s'élance elle-même. On entend le bruit d'une chute. Nora, dans sa précipitation, a brisé une psyché et tombant, sur les débris, s'est fait une blessure mortelle. La morte est vengée. Le rideau tombe.

Je ne sais si je me suis laissé influencer par les noms et le cadre scandinaves, mais il m'a semblé que le drame avait, dans sa concision et ses fortes situations, quelque chose de l'émotion ibsénienne. En tous cas, M. Robert Francheville a su nous impressionner par la terreur « morale », et ceci est d'un art supérieur à l'habituelle terreur physique du théâtre d'épouvante.

R. Faral.

ASTROLOGIE

Ephémérides divinatoires

(Pour l'anniversaire de naissance, etc., ces éphémérides sont plus exactes pour midi : pour les heures beaucoup plus avancées ou reculées, il faut les modifier par l'influence du jour avoisinant. Comme pendant cette quinzaine les influences pour l'enfant né et pour l'anniversaire marchent bien ensemble, elles sont données dans le même paragraphe.)

Lundi 4 juillet. — Temps couvert et brumeux, peut-être de la pluie.

Journée propice pour n'importe quelle opération, mais seulement jusqu'à midi.

Naissance et anniversaire. — Excellent pour tout, mais quelques menaces d'accidents Surtout bon p.ur l'amour et le mariage.

Mardi 5 juillet. — Beau temps.

Journée excellente pour les affaires et les voyages, mais plutôt dans l'après-midi.

Naissance et anniversaire. — Généralement fortuné, mais beaucoup de chance de querelles, rixes ou procès.

(La Néoménie confirme plutôt les mauvaises prédictions faites pour le Solstice d'été, le 22 juin.)

Mercredi 6 juillet. — Nuages ou brume.

Journée seulement propice le soir.

Naissance et anniversaire. — Mauvais pour les spéculations, autrement heureux.

JEUDI 7 JUILLET. — Nuages ou brume.

Journée pas propice ; évitez le sexe opposé.

Naissance et anniversaire. — Peu propice, surtout pour l'amour ; il faut cultiver la patience et la foi pour réussir.

VENDREDI 8 JUILLET. — Du vent.

Journée bonne pour toute affaire ou projet jusqu'à 7 heures du soir ; après cette heure, évitez le sexe opposé, ainsi que les querelles.

Naissance et anniversaire. — Un peu incertain, plutôt bon que mauvais, mais grande chance de rixes, de querelles et de procès. Caractère batailleur.

SAMEDI 9 JUILLET. — Du vent.

Journée infortunée.

Naissance et anniversaire. — Plutôt propice pour ceux qui ont un emploi. Mais l'enfant né ce jour-là sera actif et intelligent.

DIMANCHE 10 JUILLET. — Du tonnerre.

Journée bonne seulement dans l'après-midi.

Naissance et anniversaire. — Seulement bon à condition d'effort, d'attention et de prudence.

LUNDI 11 JUILLET. — Du tonnerre.

Journée excellente jusqu'à 4 heures et demie du soir.

Naissance et anniversaire. — Très propice. Un peu moins pour l'amour et le mariage.

MARDI 12 JUILLET. — De la chaleur et de l'humidité; probabilité de pluie.

Journée très incertaine.

Naissance et anniversaire. — Très incertain. La réussite demandera beaucoup d'attention et d'effort.

MERCREDI 13 JUILLET. — Temps très variable et incertain, probabilité de pluie.

Journée excellente, sauf pour les voyages, les déménagements et les signatures de documents importants.

Naissance et anniversaire. — Assez propice, mais danger de perte d'argent par les opérations de la loi, et par titres, par lettres compromettantes ou par des documents signés sans assez de prudence. Des ennuis par les jeunes gens.

JEUDI 14 JUILLET. — Des averses probables.

Journée très infortunée. Evitez le sexe opposé.

Naissance et anniversaire. — Pas du tout propice.

VENDREDI 15 JUILLET. — Temps très incertain.

Journée peu propice.

Naissance et anniversaire. — Plutôt mauvais. Demande beaucoup de prudence.

SAMEDI 16 JUILLET. — Temps incertain, mais un peu plus favorable.

Journée infortunée, sauf après cinq heures du soir, alors bonne seulement pour les voyages et les signatures de papiers d'affaires.

Naissance et anniversaire. — Propice mais exigeant de patience et de prudence.

DIMANCHE 17 JUILLET. — Des averses à craindre. Journée assez propice.

Naissance et anniversaire. — Assez bon pour les affaires, mais pas autant pour la santé ou pour l'amour.

LUNDI 18 JUILLET. — Temps très incertain. Probabilité de pluie.

Journée très incertaine.

Naissance et anniversaire. — Grand danger de querelles et d'ennuis. Les affaires peuvent réussir si on les traite avec prudence.

ADRIAN A MYNSICHT.

A SIGNALER. — Dans le numéro du 15 juin, par quelque erreur d'imprimerie, les prédictions pour l'anniversaire de naissance pour le 19 juin furent transférées à la fin de celles pour le jeudi 23 juin.

FÉNELON et Madame GUYON[1]

(*Suite* (1)

Ainsi parlais-je hélas ! de l'amour de Dieu, comme un aveugle des couleurs. Je n'en sais guère plus long aujourd'hui, ni vous non plus du reste, — quelques femmes pieuses exceptées, si vous voulez. Nous ne saurions pas « faire oraison » La simple « méditation », qui consiste à fixer longuement son attention sur tel dogme ou tel mystère, et cela sans le secours d'un livre, est déjà une opération très difficile. Beaucoup de prêtres même n'en sont pas capables, quoiqu'on les y ait exercés au grand séminaire. Quant à la « contemplation », elle m'échappe tout à fait. Qu'est-ce que cela peut bien être, non plus de « méditer » sur Dieu (ce qui, après tout, est facilité par des méthodes analytiques, par la fameuse division en trois points), mais de « contempler » Dieu dans un arrêt, une suspension des sens et de l'intelligence discursive ? Je le conçois très malaisément. Ce qui pourrait en donner quelque idée, c'est ce qui arrive parfois à un homme possédé d'une grande passion : il s'aperçoit qu'il vient d'être occupé de son amour une heure ou deux, d'un façon générale et sans en considérer l'objet par le détail, mais avec tant d'intensité toutefois, qu'il n'a pas senti le temps s'écouler et qu'il ne sait pas ce qu'il a fait ni où il était pendant ce temps-là.

Mais, si les dernières opérations du quiétisme sont pour nous difficiles à concevoir, ses commencements, la manière dont il éclot dans une âme me paraît assez claire. Cela se voit déjà dans la vieille page que je vous rapportais tout à l'heure, et qui fut écrite dans un moment où je ne songeais certes pas à Mme Guyon. « Tout ce que Dieu fait est bon parce que nous le voulons ainsi... Toute souffrance est bénie, non comme équitable, mais comme venant de lui... Tout est bien, non parce qu'il est juste et bon, mais parce que nous l'aimons... » Evidemment j'étais sans le savoir sur le chemin du quiétisme.

(1) Suite, voir les n° 318, 319, 320 et 322 (1er et 15 avril, 1er mai et 1er juin 1910).

Au fond de cette attirante hérésie, il y a, — plus ou moins connu et accepté de l'âme qui s'y attache, — 1° un plaisir de générosité et d'orgueil ; 2° un plaisir d'abandon, de langueur, de paresse.

Le plus grand amour est l'amour le plus désintéressé. Il est donc naturel que, parvenu à un certain degré de dévotion, on commence à vouloir aimer Dieu sans intérêt. Mais aimer Dieu sans intérêt, c'est l'aimer sans espoir de récompense ni crainte de châtiment. C'est donc l'aimer sans plus se soucier du paradis et de l'enfer. On dit à Dieu : « Je vous aime tant, que cela m'est égal d'être damné. » On a le plaisir d'être extrêmement généreux avec Dieu. On l'aime d'une manière qui aurait pu le dispenser de prendre la peine de vous racheter.

Le premier effet du quiétisme, c'est donc l'indifférence au salut.

Dans cet état, on se garderait bien, par délicatesse, de demander à Dieu quoi que ce soit.

Le second effet du quiétisme, c'est donc la suppression de la prière (j'entends de la bonne grosse prière, au sens habituel du mot).

D'un autre côté, le souhait naturel d'un grand amour, c'est de se confondre avec l'objet aimé. Mais, pour se fondre en Dieu, il faut d'abord s'anéantir ; il faut renoncer à son activité propre, ôter de soi tout désir de « propriété », tout attachement à soi-même. Par suite, ne pas trop s'acharner contre ses défauts et ses vices : il y aurait à cela de la vanité encore. Pareillement, la foi explicite aux attributs des personnes divines et aux mystères de Jésus-Christ devient superflue. Il faut s'enfoncer en Dieu sans épiloguer sur lui ; ne plus bouger, le laisser faire ; être en Dieu sans penser à Dieu. Au reste, quand on a déclaré une fois qu'on s'abandonnait à lui, cela vaut pour toute la vie, et il est inutile de renouveler cette déclaration, ce qui nous dérangerait, nous ferait reculer dans la vie intérieure. Il faut abdiquer totalement notre personne et ne plus faire attention à nos actes, puisqu'ils ne nous appartiennent plus.

Puis, la simplicité de l'enfance, que nous devons rechercher, admet bien des choses...

Bref, le troisième effet du quiétisme, c'est l'indifférence aux actes.

D'ailleurs, tandis que nous sommes unis à Dieu par la partie supérieure de notre être, qu'importe ce que fait la partie inférieure ? Et enfin, puisque nous voulons bien être damnés, puisque nous acceptons l'enfer, nous aurions bien tort de nous gêner. — Avoir la sublime joie d'être en quelque sorte plus magnanime que Dieu ; et d'autre part, sous prétexte de se fondre en Dieu, laisser aller son corps : quel rêve

Ce que je viens de vous exposer, c'est la démarche secrète, mais réelle, de la douce erreur quiétiste dans le fond obscur de la conscience, et ce qui explique, par exemple, les aventures révélées dans le procès de Molinos et les fantaisies de ses pénitentes.

Il est certain que le quiétisme a, chez les âmes pures, d'autres mobiles, et qu'elles s'y attachent pour ses délicatesses, non pour ses commodités. Mais ces délicatesses mêmes peuvent mener assez loin. Le refus de la récompense (donc l'indifférence au salut) est une idée qui s'insinue si naturellement dans les âmes les mieux situées, que tous les grands mystiques en ont subi la tentation.

Cette idée, certes, ils ont dû la repousser. Car il est clair, même pour nous qui ne sommes pas théologiens, que le chrétien ne peut pas se désintéresser de son salut, puisque Dieu même veut que nous soyons sauvés et nous l'a signifié abondamment.

Et, en outre, comment et par quel biais les chrétiens distingués qui se piquent d'aimer Dieu mieux que les autres chrétiens, pourraient-ils se soustraire à l'obligation de désirer le paradis, puisque le paradis, c'est essentiellement la possession de ce Dieu qu'ils prétendent tellement aimer ?

N'importe ! Il répugne à ces âmes chevaleresques de recevoir une récompense pour avoir aimé Dieu et, par suite, de paraître n'avoir aimé Dieu qu'en vue de cette récompense. Et alors, obligées en conscience de désirer leur salut, comme le vulgaire, elles satisfont du moins à leur délicatesse par des « suppositions » impossibles et des extravagances amoureuses et qui, heureusement, ne tirent pas à conséquence.

Saint François de Sales écrit, dans son prodigieux livre de l'*Amour de Dieu* :

> ... Le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente (indifférente à tout, sauf à Dieu)... Il aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu que le paradis sans la volonté de Dieu. Oui, même il préférerait l'enfer au paradis s'il savait qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin que dans celui-ci ; en sorte que si, par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation (IX, 4).

Et au livre VIII, chapitre IV : « ... Il faut que notre volonté corresponde à celle de Dieu... Nous devons désirer le salut... *parce qu'elle le désire.* » Ainsi le saint homme veut bien désirer le ciel puisqu'il le faut : mais c'est par pure obéissance.

(*A suivre*)

JULES LEMAITRE,
de l'Académie française.

5) Les « *Feuilletons* » de l'Echo du Merveilleux

Le Roman de la Résurrection

(V *Suite*)

— Oui, Monsieur, trop bien pour vous peut-être.

— Allons, asseyez-vous... le voyage doit vous avoir légèrement fatiguée, nous allons causer tranquillement, amicalement, comme de vieux amis que nous sommes. Voyons, Chesed, n'oublie pas ton calepin, tiens au courant le livre du bord.

— Que voulez-vous?

— Ecouter vos aventures.

— Ah! Monsieur, c'est plus difficile que cela! Mourez vous-même et vous verrez! Et vous chargerez M. Chesed de faire sur votre machabée l'opération que vous avez réussie sur le mien — allez-y voir! Je vous promets des étonnements. O mon petit savant! vous aurez honte d'être si chétif, si nain, si atome devant les choses que vous rencontrerez; votre orgueil farouche, votre vanité insupportable, je vous garantis, en face des huées de l'autre monde, ne pèseront pas lourd!

— Netzah, reprit Yesod, vous parlez avec une abondance extraordinaire et une vivacité extrême, vous allez vous épuiser. Votre état d'illustre convalescente exige des ménagements.

Chesed, un peu enhardi, voulut se mêler au dialogue, il prononça ces simples mots :

— Voyons, mademoiselle!

— Que veut ce petit domestique? riposta la revenante encolérée.

— Votre bien, rien que votre bien.

— Je vais commencer par vous corriger, jeune apprenti charlatan, menaça la jeune fille.

Chesed s'était approché.

D'un simple revers de main la ressuscitée lui heurta le visage et le projeta sur le sol.

Chesed se releva vivement, le flanc contusionné, la joue endolorie.

Un éclair de fureur passa dans les yeux du magicien.

Il se contint toutefois et, au lieu d'une réprimande, dit en s'efforçant de sourire :

— Tu n'es pas trop cassé, mon pauvre Chesed. Cela t'apprendra à me couper la parole... Garde ton calepin, consigne les incidents, mais laisse-moi diriger la conversation. Trêve aux querelles... Si nous parlions un peu de toutes ces choses intéressantes Netzah! un bon mouvement. Puis sincèrement... voyons... avez-vous encore soif, ne vous gênez pas.

— Je suis affreusement altérée.

— Eh bien! par la corbleu, buvez donc.

Et l'hermétiste versa une demi-coupe de Nuits.

— Voulez-vous, Netzah, nous éclairer un peu sur le sort que vous nous réservez?

— Très volontiers, je vais vous prédire votre destinée qui s'accomplira avant le retour de la prochaine aurore.

Ensuite je vous donnerai quelques détails sur mon rêve, pour bien vous pénétrer de la noirceur de vos agissements. Puis je vous exécuterai tous les deux... et les quelques bribes misérables du grand secret de la mort que vous avez cambriolée, seront anéanties et ensevelies avec nous trois dans notre triple tombe. Je tordrai le cou à Monsieur votre enfant de chœur qui s'est déjà laissé tomber sous une simple taloche, je lui tordrai le cou comme à une volaille qu'en une arrière-cuisine, une fille de peine étrangle... comme cela, tenez.

Et la revenante saisit une tige de fer cylindrique d'un demi-pouce de diamètre et d'un mouvement brusque la désagrégea et la rompit. « Vous, monsieur le savant, monsieur le grand homme, monsieur le détestable géant d'orgueil, vous devez mourir avec accompagnement d'humiliations suprêmes.

— Ah! voyons un peu.

— Ce ne sera pas long... Dans un instant je vais vous empoigner sous mon bras, comme un gamin à qui l'on inflige une correction. De cette main droite dont vous connaissez maintenant la vigueur, je vous fouetterai jusqu'au sang, jusqu'à ce que vous demandiez merci. D'un mouvement je vous redresserai, puis, à toute volée, j'abattrai ma main sur votre visage, vous défonçant la joue et vous cassant la tête. Illustre penseur, praticien célèbre dans les deux mondes, qu'exaltent les gazettes et que prônent les Académies, dont les mémoires sont lus à tous les Instituts de la terre, roi de l'hypnotisme et de la magie noire, violateur et dompteur de la mort, vous périrez sous la chiquenaude d'une femme.

— Fort bien, ensuite...

— Ensuite, je trouverai bien, dans ce laboratoire infernal, quelque instrument ou quelque drogue qui me donne un moyen rapide d'aller vous rejoindre.

La voyante s'assit brusquement, étancha de nouveau son ardente soif par une lampée de Nuits et parla ainsi d'une voix lente et caverneuse en tenant ses yeux fixés sur l'alchimiste qui ne songea pas à sourciller ou à trembler, et, soutint, comme un assaut terrible, ce regard affreux tout chargé de menaces et d'exécrations.

— J'ai enfin rassemblé mes idées et, maintenant, je me souviens. Je me suis donc endormie hier soir à l'hôpital, sur mon grabat administratif, très, très faible, ayant à peu près perdu le sens de toutes choses et même les impressions de ma douleur physique. Le prêtre m'avait absoute et bénie, et je sentais, sans me formuler clairement mon état, que je m'enfonçais peu à peu dans la grande nuit.

— Bien, fit Yesod, c'est net et probable.

— Un temps que je ne puis apprécier a dû s'écouler d'inconscience absolue, de prostration complète, une sorte d'anéantissement. Puis il m'a semblé que je reprenais quelques vagues notions de mon être en même temps qu'un grand froid m'envahissait. J'ai eu le sentiment que toute ma vie se retirait insensiblement vers mon cœur, tandis que toute ma pensée se réfugiait en un coin de mon cerveau qui me parut... très... très lointain. Puis, ce reste de pensée se sépara de ce reste de vie et franchit les limites du corps tout en conservant avec lui une communication intime... Ce dut être la première phase de la mort.

(*A suivre.*) Comte Léonce de Larmandie.

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, r. de Verneuil.